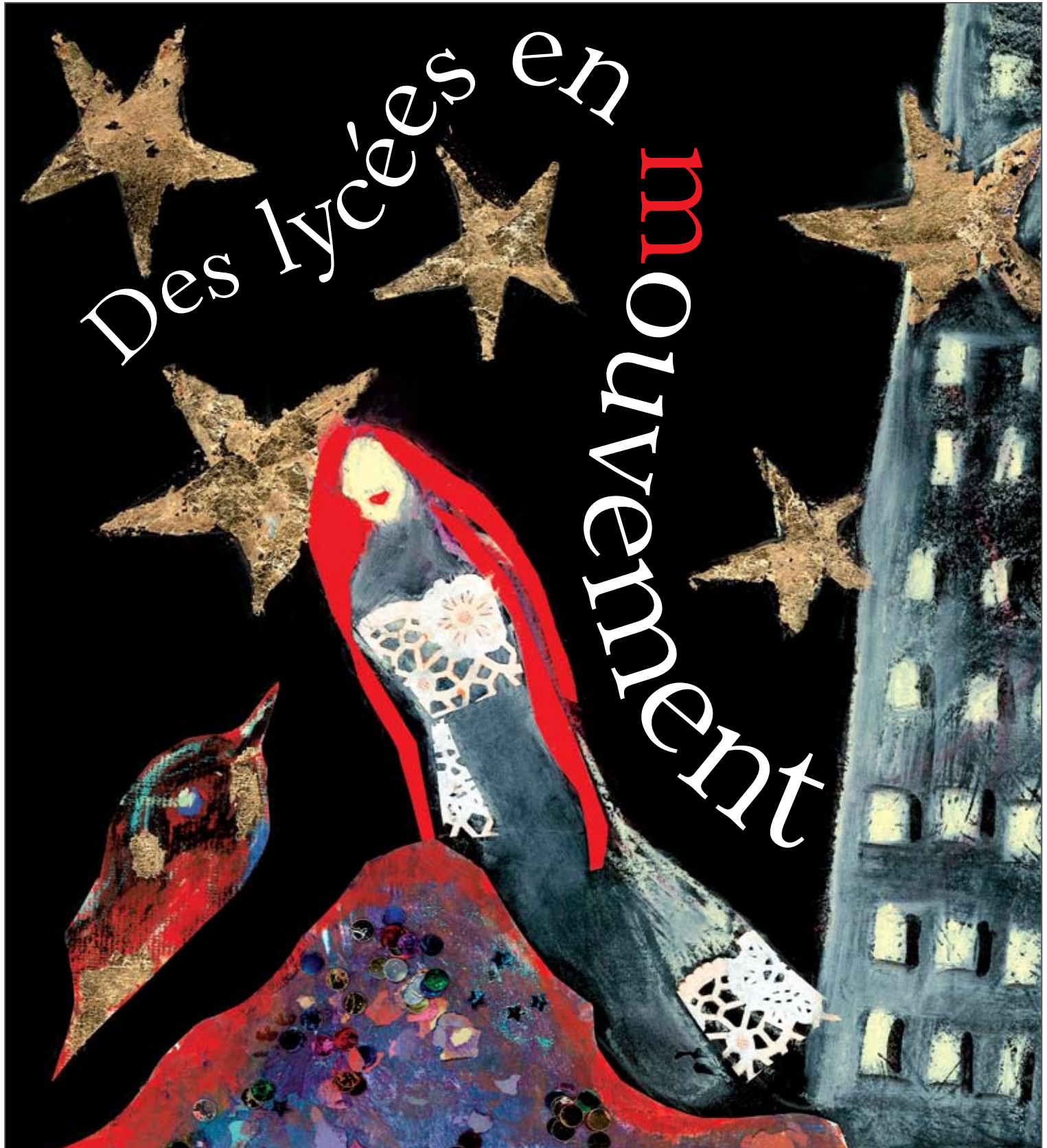




La revue des lycéens du réseau AEFÉ en Europe

N° 2 - Janvier 2012



ASIA

Le journal en ligne des 21 établissements de la zone Asie-Pacifique

www.asia.aefe-asie.net

ASIA

LE JOURNAL DES LYCÉES FRANÇAIS EN ASIE-PACIFIQUE

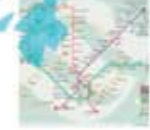
Accueil | Établissements | Développement durable | Archives | Contacts

A la une

Singapour, ville durable ?

2 novembre 2011

Par Asia online



Le développement durable est un ensemble de processus socio-économiques apportant aux hommes une plus grande sécurité, ainsi qu'une plus grande satisfaction de leurs besoins, « sans compromettre la capacité des générations futures à satisfaire les leurs ». Le développement durable est basé sur trois piliers à développer harmonieusement : environnemental, social et économique. « Singapour est un excellent exemple de la façon dont l'association de la planification de l'occupation des sols, de l'aménagement urbain et des transports peut contribuer...

Gardens by the Bay, un projet durable pour Singapour

4 novembre 2011

Par Asia online



Un nouveau projet vient d'être mis en place par le gouvernement de Singapour. Après la majestueuse réalisation de Marina Bay Sands (complex hôtelier et de loisirs d'architecture avant-gardiste), la ville développe sur le même site un projet aussi ambitieux et d'une grande originalité : elle a accroché les répétitions de Singapour...

Séisme japonais du 11 mars 2011 : une usine et des hommes

11 novembre 2011

Par Asia online



Hiroaki Tsumi est un jeune ingénieur japonais qui travaille dans une usine de Saint-Gobain au Japon. Cette usine, qui fabrique de la laine de verre (isolation des bâtiments), a été fortement endommagée par le séisme du 11 mars...

L'énergie solaire en question

1 novembre 2011

Par Asia online



Dans le cadre des enseignements d'exploration, nous avons voulu travailler sur le développement durable, et plus particulièrement les énergies renouvelables. Notre professeur Jean-Paul Bernier a, en dehors de son métier d'enseignant, des années d'expérience dans l'énergie solaire, que ce...

De Saigon à Dalat, un voyage EDD

14 avril 2011

Par Asia online



Pour découvrir notre continent, les classes de seconde du LFI Marguerite Duran de Hô Chi Minh-Ville ont participé à un projet interdisciplinaire autour du développement durable. Un projet, le thème choisi était l'eau : les élèves avaient pu...

recherche...

ESBIO DE S. DREMEAUX

Avec cette rentrée scolaire commence la dixième année d'existence de la nouvelle formule d'Asia! Un journal entièrement numérique pour une meilleure diffusion et une interactivité accrue. Désormais, vous pouvez suivre les grands événements des lycées français d'Asie-Pacifique dans un très court laps de temps (le projet "Jeunes Rugby Reporters" est un bon exemple) et ne rien rater des actualités grâce à l'abonnement possible via la page Facebook et le fil RSS à disposition. Parmi les nouveautés, notons également l'introduction du support vidéo dans les articles, espérons que cette innovation donne des idées à nos journalistes en herbe pour varier les comptes-rendus de leurs investigations! Neuf lycées ont déjà rejoint l'aventure, le cap des 3500 lecteurs vient d'être dépassé, les mises à jour sont de plus en plus régulières. Asia a trouvé son rythme de croisière... où que vous soyez, bienvenue à bord! N'hésitez pas à partager et à faire connaître le travail des élèves. La rédaction vous souhaite un très bon voyage en notre compagnie!

ASIA N° 16



Consultez le dernier numéro d'ASIA!

Urbanisme

office agriculture urbaine - coopération avec d'une grande ville et leur territoire grâce aux pratiques urbaines pour le développement durable

économie

4 816 visiteurs

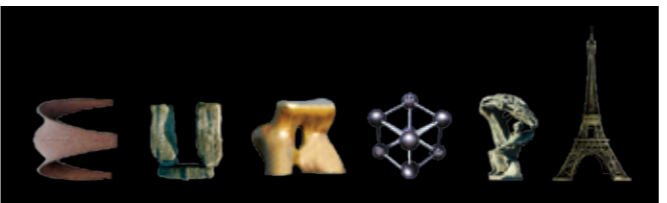
L'aventure éditoriale d'EUROPA se poursuit grâce à l'implication des élèves et de leurs professeurs et au soutien renouvelé de l'AEFE. Le nombre et la diversité des articles témoignent de la grande implication et de l'enthousiasme des élèves.

Au sommaire de ce numéro, un dossier spécial sur l'Europe des sciences. Le centième anniversaire de la remise du Prix Nobel de Chimie à Marie Curie pour la découverte du radium et du polonium, deuxième consécration pour cette chercheuse déjà récompensée par un premier prix Nobel en Physique en 1903. On pourra mesurer l'immense évolution des mentalités sur la place des femmes dans la société française et européenne en 100 ans. A l'heure où les débats sur le nucléaire et les pollutions de l'environnement sont vifs, on découvrira avec intérêt, les tentatives d'adaptation de l'agriculture ukrainienne au bio et à la logique du marché de proximité. Entre temps, le « progrès » technique aura été mis au service de la plus effroyable des causes : l'œuvre de destruction nazie. L'implication des élèves du réseau dans des anniversaires, des expositions aura été l'occasion d'une réflexion sur la portée de la science.

Les élèves du réseau ont profité également d'activités et de sorties pédagogiques nombreuses et variées liant les élèves et les équipes d'enseignants autour de projets multidisciplinaires : arts, histoires, lettres, bandes dessinées, sciences, etc. Enfin, la Saga des lycées montre à quel point le réseau d'enseignement français à l'étranger est ancien et évolue pour s'adapter aux exigences d'un monde nouveau où l'éducation joue plus que jamais un rôle décisif.

Avec l'espoir que la revue EUROPA vive et soit lue par un public toujours plus nombreux, nous vous encourageons à élargir le cercle des lecteurs et des rédacteurs de la revue. Prochain défi : l'Europe des peintres !

Bonne lecture. Toute l'équipe d'EUROPA



EQUIPE DES CONSEILLERS RÉDACTIONNELS DES LYCÉES FRANÇAIS D'EUROPE :

Athènes, Grèce : Dominique Vidaud, Sylvie Hupe ; **Bruxelles, Belgique** : Ludovic Chevutschi ; **Kiev, Ukraine** : Lilian Filipozzi ; **Moscou, Russie** : Christophe Barthélémy ; **Oslo, Norvège** : Sophie Cordon, Bénédicte de Fontenay, Unni Lefebvre, Isabelle Monceyron, Valérie Tamboise, Emmanuel Magagnin, Fabrice Mazza ; **Varsovie, Pologne** : Christelle Gasnier, Cyril Dedieu, Arnaud Léonard, Fabrice Magnone ; **Vienne, Autriche** : Gilles Combecave, Jean-Michel Smoluch.

RESPONSABLES DE RÉDACTION : Coralie Andrau-Fournier et Laurent Fournier, revue.europa@gmail.com

MAQUETTE : Anna Kroprowska

AUTEUR DE L'ILLUSTRATION DE COUVERTURE : Sophia Engelman, professeure d'arts plastiques au Lycée Franco-Hellénique

Sommaire

SAGA DES LYCEES SCIENCES

- Marie Curie, presque Académicienne..... 4
- Marie Curie, entre honneurs et déshonneur..... 6
- Des ingénieurs au service de la mort..... 8
- PetroChallenge, un jeu en réseau éducatif..... 10
- C'est bio la vie !..... 11

ART ET HISTOIRE

- Des Danois aux Caraïbes..... 12
- Patricia Petibon et Bertrand de Billy font revivre les Carmélites de Poulenc à Vienne..... 14
- Le Musée Juif de Copenhague..... 16
- Prix Nobel de la Paix 2009. Guerre et Paix..... 17

DANS NOS LYCEES

- Etoiles filantes. Genèse d'un spectacle..... 18
- Etoiles filantes. Une adaptation de l'Opéra-rock Starmania..... 20
- Rencontre avec Boris Akounine, auteur russe de bestsellers policiers..... 22
- Prix du meilleur album francophone du Festival d'Angoulême : le choix polonais..... 24

SAGA DES LYCEES

- Chroniques du lycée français de Moscou..... 26
- Le lycée français d'Oslo a 50 ans !..... 30

Remerciements :
Nous tenons à remercier les services de l'AEFE qui permettent à Europa d'exister : Anne-Marie Descôtes, directrice de l'AEFE, Bernard Pujol, chef du secteur Europe ainsi que Dominique Doreau, Michel Héron, IPR-IA Histoire-Géographie, et enfin le service communication et événements de l'AEFE. Merci aussi au CLEMI qui nous permet d'offrir à la revue la diffusion la plus large possible. Et à nos collègues Matthieu Séguéla, François Drémeaux et Cédric Ridel, de la revue Asia et Olivier Vece, de la revue Africa. Merci à Corinne Marquerie, proviseure du lycée René Cassin d'Oslo, Paul-Eric de Boucaud, C.S.A.F., et à l'équipe de la vie scolaire pour leur soutien. Un grand merci à Arnaud Léonard pour avoir donné naissance à Europa !

Marie Curie, presque Académicienne

NOLWENN CEVAËR, ROXANNE PARRAMORE, SANDRA POLAK, CHARLOTTE SPEHAR, 1^{RE}, LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE

La célébration du centenaire du Prix Nobel de chimie (1911) de Marie Curie est l'occasion de rappeler que, même si la scientifique polonaise naturalisée française a servi l'image de la France, elle a dû pourtant faire face à un grand nombre de préjugés de l'opinion française sur les femmes, les scientifiques et les immigrés. A la suite de l'annonce de sa candidature à l'Académie des sciences une grande et longue campagne de presse suscite un virulent débat pour savoir si une femme, aussi brillante soit-elle, a sa place dans l'Institut.

En novembre 1910 beaucoup de rumeurs courent au sujet de l'éventuelle candidature de Marie à l'Académie des sciences. Le 20 novembre la physicienne confirme ces rumeurs et déclare dans *Le Temps* qu'elle ne veut pas que cette élection soit l'objet d'une discussion publique dans les journaux. Contrairement à son désir, débute un grand et long débat dans la société française, dont témoignent les nombreux articles de presse de l'époque. Les attaques portent peu sur la valeur scientifique de Marie. C'est surtout son sexe qui pose problème. Le 24 novembre 1910 par exemple, deux articles du *Figaro* se montrent hostiles à cette candidature mais pour des raisons différentes. Pour le premier, « lorsque l'homme concède à la femme quelqu'un de ces honneurs inventés par lui, pour lui, il ne la sert, ni ne l'agrandit, comme il imagine, au contraire. Décorations, fauteuils à l'Académie, ce sont choses bonnes pour lui ». La femme serait donc au-dessus de ces simples récompenses. Mais le second article est plus violent et souhaite le rejet pur et simple de toute candidature de femme, espérant ainsi que « des milliers de jeunes personnes, qui n'attendaient qu'un signe pour faire des expériences sur des cochons d'Inde, vont être heureusement ramenées à des occupations plus en rapport avec leurs véritables aptitudes ». La femme doit donc rester éloignée de la recherche. Personne ne songe à dire que les femmes n'entreront pas un jour à l'Institut, au contraire, mais tous répètent qu'« elles peuvent encore attendre ».

Un refus de principe des femmes à l'Institut

La candidature de Marie ne concerne pas que l'Académie des sciences. En effet toutes les Académies doivent se réunir pour décider de l'acceptation ou

non des femmes au sein de l'Institut de France. Les Académiciens craignent de rompre la tradition et l'usage en acceptant une candidature féminine. Le fait d'élire une femme pourrait ainsi largement influencer l'avenir de l'institution : « c'est qu'il va nous en arriver des flottes ! » n'hésite pas à dire un des membres immortels de l'Institut. Une assemblée trimestrielle exceptionnelle se tient dans l'ancien palais Mazarin le 4 janvier concernant l'éligibilité des femmes. Elle se termine finalement avec un rejet de principe par 88 voix sur 140 : « l'assemblée, sans se reconnaître le droit d'imposer sa décision aux diverses Académies prises individuellement, se borne à constater que sur cette question, dont l'intérêt est d'ordre essentiellement général, il y a une tradition immuable qu'il lui paraît tout à fait sage de respecter ». A nouveau, une large partie de la presse se réjouit de cette mise en garde. Le *Journal des débats politiques et littéraires* précise qu'« il est très légitime, et très sage que l'Institut tienne à ne pas bouleverser les traditions. Son caractère, son prestige, son autorité, tiennent pour une part à ses usages consacrés. Si l'on doit plus tard les modifier, et qui peut assurer que les femmes n'entreront pas un jour dans les Compagnies savantes comme dans les Assemblées politiques ? – que ce changement soit du moins l'œuvre du temps. L'Institut n'a aucune raison de le devancer ». Le journal *La Presse* va même jusqu'à écrire que « les femmes ne seront pas admises à l'Institut mais elles auront une ressource : celle d'entrer dans des Instituts de Beauté... Cela, d'ailleurs, leur sera peut-être aussi difficile, car le plus souvent les femmes de science ne brillent pas par l'éclat féminin ».

La compétition Curie-Branly.

Un journaliste est allé demander l'opinion d'Anatole France, célèbre écrivain français de l'époque. Ce dernier trouve « fort légitime que l'Académie élise des femmes de talent ou de qualité [...] On peut affirmer que M^{me} Curie a rendu des services éminents à la science qu'elle pratique, et des points

« LES FEMMES NE SERONT PAS ADMISES À L'INSTITUT MAIS ELLES AURONT UNE RESSOURCE : CELLE D'ENTRER DANS DES INSTITUTS DE BEAUTÉ... »



CARICATURE DE L'INTÉRÊT DES FEMMES POUR LES HAUTES SPHÈRES DE LA CULTURE (LE FIGARO, 1^{ER} DÉCEMBRE 1910)

de comparaison non douteux existent entre son œuvre et celle de ses concurrents ». Justement, la procédure académique fixe au lundi 16 janvier la discussion des titres des candidats et au lundi 23 janvier l'élection. Les journaux catholiques soutiennent fortement la candidature d'Édouard Branly, qui découvrit le principe de la télégraphie sans fil et quitta la Sorbonne pour professer à l'Institut catholique. *La Croix* présente ainsi Marie : « M^{me} Pierre Curie, dont les principaux titres, outre certaines recherches scientifiques, sont d'être la veuve d'un grand savant ». La presse d'extrême-droite n'est pas en reste. Dans *L'Action française*, Léon Daudet voit dans cette compétition « le bizarre combat de Dreyfus contre Branly, cette lutte épique du génie national contre le démon de l'étranger ». Face à ces attaques, « M^{me} Curie fait savoir qu'elle est née en Pologne russe, qu'elle appartient à une ancienne famille polonaise qui a toujours été catholique, que son père était professeur dans un lycée de Varsovie » (*Le Temps*, 23 janvier).

Des résultats serrés.

L'affrontement entre les deux participants se fait toutefois dans la dignité et aucun des deux adversaires ne donne son avis

sur l'autre. Au premier tour des votes, il y a ex-æquo entre Marie et Édouard Branly. Les photographes et le public nombreux, curieux de connaître les résultats de l'élection, doivent attendre le second tour pour avoir les résultats définitifs. Il s'avère qu'ils sont encore très serrés. Avec trente voix contre vingt-huit, l'inventeur de la TSF remporte l'élection à l'Académie des sciences. Marie, très blessée de ces résultats et des agressions dont elle a été victime dans la presse, ne représentera pas sa candidature à l'Académie après cette élection. Révélatrice de l'état d'esprit ambiant est ainsi la conclusion à laquelle se livre Léon Bailby dans *L'intransigeant* : « en posant elle-même sa candidature, en protestant auprès des journaux qu'elle était bien candidate, M^{me} Curie a témoigné d'une absence de réserve qui n'était pas de son sexe. Elle a indisposé ainsi quelques savants qui, par ailleurs, estimaient ses travaux. Quant au grand public, il faut bien le dire aussi, il était devenu hostile à la candidate. Cette femme qu'il avait jadis popularisée, il a jugé qu'elle poussait un peu trop loin le goût des récompenses et des honneurs. Il a applaudi à la leçon de patience et de modestie que l'Institut vient de lui infliger ».

Allocution de M. Jacques Chirac, Président de la République, lors de la cérémonie du centenaire de la découverte du polonium et du radium, Paris le 30 septembre 1998.

Paradoxalement, l'histoire en ne parlant que de science oublie les coups qui furent assésés à Marie Curie. En cette année 1911 où elle recevra son second Prix Nobel, les soubres courants d'antisémitisme et de xénophobie, les préjugés antiféminins et les attitudes anti-science qui, souterrains, existent dans la société française de l'époque remontent à la surface. A deux reprises, l'Action Française de Léon Daudet se déchaîne contre Marie Curie. En janvier, parce qu'elle est candidate à l'Académie des sciences. Et elle sera finalement rejetée, battue de deux voix par Édouard Branly, homme de qualité qui fut aussi affecté par

son succès qu'elle fut meurtrie par son échec. En novembre, cette fois sur sa vie privée et ses relations avec son collègue Paul Langevin. N'oublions pas qu' alors des journaux réclamaient bruyamment qu'elle démissionne de sa chaire à la Sorbonne, et que quelques-uns de ses "chers collègues" projetèrent de lui demander de quitter la France. Comme le dira plus tard Jean Perrin, Prix Nobel de physique en 1926 : "Si cinq d'entre nous ne s'étaient pas levés à ses côtés quand le torrent de boue menaçait de l'engloutir, Marie serait repartie en Pologne et nous aurions tous été marqués d'une honte éternelle".



CURIE À L'HONNEUR SUR LES BILLETS DE BANQUE POLONAIS ET FRANÇAIS

Marie Curie, entre honneurs et déshonneur

MARIE-AURE DE BAZELAIRE, CLAUDIA CYNDECKA, JEAN-JACQUES JARNICKI, KAROLINA OBRONIECKA, 1^{RE}, LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE

La vie de Marie Curie est traversée de drames et de douleurs : à 9 ans, elle perd sa sœur du typhus, à 11 ans, sa mère de la tuberculose. Elle quitte Varsovie à 24 ans et rejoint Paris où elle rencontre son futur époux, le physicien Pierre Curie qui mourra en 1906. Elle trouve la force de reprendre le poste de professeur à la Sorbonne de son mari où elle fait la connaissance du physicien Paul Langevin. Leur collaboration scientifique les rapproche et une relation amoureuse voit le jour en 1909. Mais Pierre est marié. Cette liaison est découverte : en novembre 1911, le « scandale » éclate.



LE FAMEUX CONGRÈS SOLVAY DE 1911 AVEC MARIE AU PREMIER PLAN ET PAUL LANGEVIN À L'EXTRÊME-DROITE



SEPT ANS AVANT SA MORT, MARIE POSE POUR UN AUTRE CONGRÈS SOLVAY ; ALBERT EINSTEIN EST AU CENTRE ET À SA GAUCHE EST ASSIS PAUL LANGEVIN

En novembre 1911, Paul Langevin ne vit plus au domicile conjugal depuis plus de 3 mois. Suite à une violente dispute avec son épouse, il est parti avec ses deux fils, laissant à sa femme sa maison de Fontenay-aux-Roses et la garde de ses deux fillettes. Une procédure judiciaire est alors lancée par M^{me} Langevin contre son mari mais aussi contre son amante : Marie Skłodowska Curie. Parallèlement, l'épouse trompée a fait voler les lettres d'amour de Paul et de Marie, preuves matérielles de l'adultère. Le 4 novembre, la belle-mère de Paul Langevin dévoile cette histoire privée au journaliste Fernand Hauser. L'« Affaire Langevin-Curie » commence.

■ Affaire privée et scandale public

Le 5 novembre, tous les grands quotidiens du pays remplissent leurs colonnes de la nouvelle. Les meilleurs reporters sont envoyés au domicile de M^{me} Langevin qui, bien qu'éplorée, répond longuement à chacun d'eux. Les informations s'accroissent : les deux amants seraient partis en Belgique et cette « fugue définitive vers quelque mystérieuse retraite aurait consacré leur sentimentale mais irrégulière union ». On va même jusqu'à écrire que M. Langevin a été « enlevé

par M^{me} Curie ». Les journaux contactent leurs correspondants. La rumeur est vite démentie : les deux scientifiques participent au Congrès Solvay, un grand colloque bruxellois de physiciens et de chimistes. Interrogés par la presse, Marie et Paul nient d'ailleurs l'existence d'une quelconque relation autre que professionnelle même si Paul reconnaît avoir quitté le foyer conjugal « à la suite de scènes de jalousie aussi violentes qu'injustifiées » que lui faisaient sa femme. De son côté, Marie qualifie de « pure folie » les accusations portées contre elle. Mais si beaucoup de journaux restent prudents devant cette affaire, certains n'hésitent pas à incriminer la savante : *La Croix* annonce ce 5 novembre que « M^{me} Curie a détourné de sa famille M. Langevin [...] Si aucune réconciliation n'intervient, c'en

est fait du prestige et de la gloire de M^{me} Curie ». Le journal nationaliste *La Libre Parole* s'interroge pour savoir si Marie peut encore rester professeur à la Sorbonne. Le Ministre de l'Instruction Publique et le doyen de la faculté des sciences en viennent à souhaiter que Marie retourne à Varsovie, « pour son bien ».

■ **Un deuxième prix Nobel passé sous silence**

Le 8 novembre, Marie reçoit pourtant son deuxième Prix Nobel, pour ses travaux sur le polonium et le radium. C'est la première fois qu'une personne reçoit deux prix Nobel. Mais ce grand moment est pourtant passé sous silence : il ne donne lieu qu'à quelques lignes dans les journaux. Pire, un membre éminent de l'Académie suédoise, Svante Arrhenius, suggère à Marie de reporter son voyage pour la remise du prix en attendant que son nom soit lavé de tout soupçon. Courageusement, Marie lui répond : « J'estime qu'il n'y a aucun rapport entre mon travail scientifique et les faits de vie privée que l'on prétend invoquer contre moi dans des publications de bas étage [...] Je ne puis accepter de poser en principe que l'appréciation de la valeur d'un travail scientifique puisse être influencée par des diffamations et des calomnies concernant la vie privée ». Mais

lorsque Marie ira recevoir son prix à Stockholm, la presse française donnera encore bien peu d'écho à l'événement.

■ La publication des lettres

Entre temps, le 21 novembre, Gustave Téry publie dans *L'Œuvre* le texte intégral de l'assignation en justice avec des fragments importants des lettres amoureuses de Paul et Marie dans lesquelles cette dernière l'incite notamment à quitter sa femme. C'est l'occasion qu'attendaient depuis plusieurs jours les journaux d'extrême-droite. *L'Action Française* se lance dans la bataille. Charles Maurras ouvre les hostilités : « le respect dû en général à la femme doit-il conduire à laisser telle femme assurée d'influences puissantes opprimer et persécuter l'une de ses sœurs ? Si l'on ajoute que la persécutrice est une étrangère, l'iniquité et la cruauté de l'aventure se compliquent d'une duperie éclatante ». Une rubrique pour défendre M^{me} Langevin est créée spécialement dans le journal, intitulée « Pour une mère ». Le quotidien s'acharne sur « l'étrangère qui a poussé savamment et méthodiquement un père de famille hésitant à détruire son foyer ». Léon Daudet rajoute : « Marie Curie et tous ses alliés sont de surcroît des dreyfusards. Ils sont donc à mettre dans le même sac que

les juifs. D'ailleurs, Salomea son second prénom, n'est-il pas un prénom juif ? Voilà qui signe son ascendance ».

■ Des duels pour l'honneur

La virulence des propos débouche sur une série de duels. C'est d'abord Léon Daudet, qui demande réparation à un confrère de *Gil Blas* qui l'avait attaqué par écrit à la suite de la polémique engagée au sujet de l'affaire Curie. Le combat à l'épée a lieu à la Grande-Roue de Paris et Léon Daudet est blessé. Gustave Téry, le directeur de *L'Œuvre*, demande réparation au directeur de *Gil Blas* : la rencontre au vélodrome du Parc des Princes se solde par la victoire de Téry. Mais ce dernier est à son tour défié au même endroit par Paul Langevin, au pistolet. Les deux hommes refusent toutefois *in extremis* de se tirer dessus. Un dernier combat à l'épée oppose le directeur de *Gil Blas* à un autre journaliste de *L'Action Française*, Jacques Bainville ; ce dernier est blessé.

■ Affaire classée

Le 20 décembre, le jugement de divorce intervient : les quatre enfants sont laissés à la mère avec droit pour le père de les voir à des jours et heures déterminés et une pension alimentaire doit être

versée chaque mois. En contrepartie, M^{me} Langevin se désiste purement et simplement de son action en correctionnelle contre M. Langevin et M^{me} Curie pour entretien de concubine au domicile conjugal. Qu'y avait-il finalement de si scandaleux dans la relation entre Marie et Paul ? Pourquoi l'attaque porta surtout sur la veuve et pas sur le mari infidèle ? On voit à travers cette histoire, que les femmes du début du XX^{ème} siècle, même les plus exceptionnelles, étaient traitées avec infériorité et que leurs droits étaient bien moindres que ceux des hommes, surtout si elles n'étaient pas nées en France !

POLOGNE / POLSKA
VARSOVIE / WARSZAWA
Lycée Français René Gosciny
Effectifs : 711 élèves dont 418 français
Chef d'établissement : Pascal Plouchart
Adresse : ul. Walecznych 4-6 / 03-916
Varsovie
Tél : 00 48 22 616 54 00
Fax : 00 48 22 616 53 99
Mél : cperier@lfv.pl
Web : http://www.lfv.pl

Des ingénieurs au service de la mort

FRANÇOIS-XAVIER LEFÉBURE,
TERMINALE LYCEE
RENE CASSIN D'OSLO

Du 10 mars au 31 octobre 2010, le Musée technique d'Oslo a accueilli une exposition intitulée *Les ingénieurs de la Mort*. Immergés dans des documents d'époque et confrontés aux urnes funéraires emplies de cendres mêlées et anonymes que les nazis facturaient aux survivants des familles, les visiteurs de l'exposition ont pu prendre pleinement conscience de la mécanique d'extermination froide et cynique de la Solution finale et du processus de « banalisation du mal » analysé par la philosophe Hannah Arendt

Dans tous les programmes d'histoire des collèges et lycées, je n'ai nulle part entendu parler de *Topf und Söhne*. Et pourtant, c'est l'entreprise allemande *Topf und Söhne* qui, par la construction et l'amélioration de leurs fours crématoires, a contribué à l'extermination de centaines de milliers de Juifs à Auschwitz. Dès 1914, l'entreprise *Topf und Söhne* qui auparavant était une des plus grandes entreprises mondiales de matériel de brasserie, se fait remarquer dans sa spécialité : les fours crématoires. C'est à la demande des nazis que l'entreprise construit des fours de plus en plus efficaces qui font disparaître le plus de corps possible pour un moindre coût. La première livraison vers les camps de concentration se fait en 1939.

■ L'extermination de masse : les scientifiques savaient

Bien que ce soient les Nazis qui aient commandé et ordonné les fours, ils n'ont été ni les concepteurs, ni les constructeurs. Ce sont les ingénieurs les plus ambitieux qui croyaient à la science, qui ont procédé au service des Nazis, à répandre la mort sur une aussi grande échelle. Peut-on donc penser que les ingénieurs qui ont conçu ces fours connaissaient leur fonction principale et leur but final : l'extermination de masse ? L'ingénieur en chef de la filiale *Topf und Söhne* à Auschwitz, Kurt Prüfer, l'a bel et bien avoué après la guerre. Dans une guerre qui stimule le progrès technique (U-Boot, chars les plus performants, missiles V2, bombe A) mais au service d'une capacité de destruction massive, les ingénieurs allemands se sont illustrés par leur zèle à améliorer l'efficacité des outils de crémation.

Les ingénieurs de *Topf und Söhne* n'étaient pas tous des fanatiques du parti nazi, ni des hommes voués à l'antisémitisme. Mais ils étaient des ingénieurs ambitieux qui comme tout scientifique,

souhaitaient être les plus performants possible. Il faut aussi souligner combien *Topf und Söhne* a su saisir l'opportunité pour faire des profits considérables. La conception et la production des fours crématoires qui allaient servir à faire disparaître les corps de millions de juifs, n'a été envisagée à aucun moment d'un point de vue moral mais seulement comme une source potentielle de profit ! Il est totalement impossible de justifier le service inhumain qu'ont fourni les ingénieurs de *Topf und Söhne* aux nazis.

■ La science au service de la mort

Voyons là plutôt le sentiment de banalité et de simplicité dans lequel on nous présentait cette exposition au Musée Technique. Banalité et simplicité terriblement incarnée par Eichmann lors de son procès en 1961. De manière sobre, les photos présentées n'étaient pas celles de centaines d'enfants, femmes et hommes entassés, torturés, morts ou moribonds, comme on peut voir dans n'importe quel film retraçant l'histoire de la Shoah. Les photos affichées aux murs du musée étaient celles d'hommes en col blanc, règle et crayon à la main, prenant des mesures et faisant des dessins techniques : les hommes de *Topf und Söhne* qui tous les jours faisaient leur travail demandé de manière zélée, méticuleuse et industrielle. Cette prise de conscience de la « banalité du mal » doit sonner pour nous comme un avertissement. Même les sociétés les plus modernes doivent être vigilantes quant à l'utilisation du progrès scientifique. La science est un défi, et n'était-ce pas Albert Camus qui disait, précisément au sortir de la Seconde Guerre mondiale à propos de l'explosion de la bombe atomique tout juste contemporaine de la découverte des camps, qu'une vigilance s'imposait dans l'avenir pour contrôler les dérives destructrices de la science. Dans l'éditorial de *Combat* du 08 août 1945, Albert Camus avertissait ses lecteurs qui sortaient tout

juste de la plus horrible des guerres : « La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir dans un avenir plus ou moins proche entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques ».

Exposition au Musée technique norvégien (Norsk Teknisk Museum – Oslo, Norvège), jusqu'au 31 octobre 2010

© THÜRINGISCHES
HAUPTSTAATSARCHIV WEIMAR



TOPF & SÖHNE : LES INGÉNIEURS DE LA FIRME SÉLECTIONNÉS POUR METTRE AU POINT LES SOLUTIONS TECHNIQUES AU PROJET D'EXTERMINATION DES NAZIS



TOPF UND SOHNE. DES CUVES DE BIÈRE AUX FOURS CRÉMATOIRES



« A AUSCHWITZ, IL N'Y AVAIT PAS DES DIABLES ET DES HOMMES, SEULEMENT DES HOMMES ET DES HOMMES.

Jozef Szajna, survivant, artiste et metteur en scène polonais

LES URNES FUNÉRAIRES ACCUEILLANT DES CENDRES ANONYMES FACTURÉES AUX FAMILLES JUIVES

PHOTO: NORSK TEKNISK MUSEUM

PetroChallenge, un jeu en réseau éducatif

Depuis plusieurs années, PetroChallenge s'est imposé dans les pays bordiers de la mer du Nord comme un événement rituel dans le domaine de l'éducation.

LES ÉLÈVES DE PREMIÈRE
ET DE TERMINALE, LYCÉE
RENÉ CASSIN, OSLO

PetroChallenge est un jeu éducatif de plateforme. La compétition oppose des élèves de lycées qui jouent le rôle de magnats du pétrole. Lancé à Aberdeen et conçu pour encourager les étudiants à s'engager dans des carrières professionnelles dans les domaines du pétrole et du gaz, PetroChallenge remporte chaque année un vif succès chez les élèves du Lycée français d'Oslo qui affrontent des établissements scolaires anglais, écossais, danois et norvégiens. En octobre, les élèves de 1^{ère} S et de Terminale (ES et S) ont participé à PetroChallenge 2011, comme chaque année depuis 2007.

PetroChallenge (anciennement nommé Oilsim) est un jeu éducatif en réseau qui présente les différentes étapes de la phase de prospection pétrolière.

C'est l'occasion pour nous de travailler de façon transdisciplinaire car les notions abordées sont multiples :

- structures géologiques,
- méthodes physiques utilisées pour étudier le sous-sol,
- calcul de coût, investissements,
- diminution des risques financiers par partenariats,
- étude de cartes 2D et 3D, visualisation dans l'espace,
- aspects environnementaux...

... le tout en anglais.

La simulation se veut réaliste et est aussi utilisée lors du recrutement ou



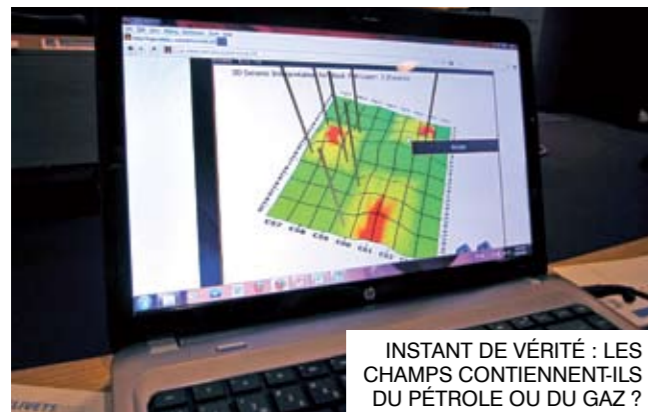
MALGRÉ LA COMPLEXITÉ
DE LA TÂCHE, LES ÉLÈVES
RESENTENT MOTIVÉS !

de la formation de certains personnels des compagnies pétrolières. En Norvège, les lycées peuvent participer chaque année à un concours national, puis l'équipe gagnante rencontre les équipes gagnantes des autres pays participants (Islande, Îles Féroé, Danemark, Groenland, Ecosse) au mois de janvier pour la finale internationale. Les notions abordées dans le jeu ont été reliées aux programmes en vigueur en Norvège.

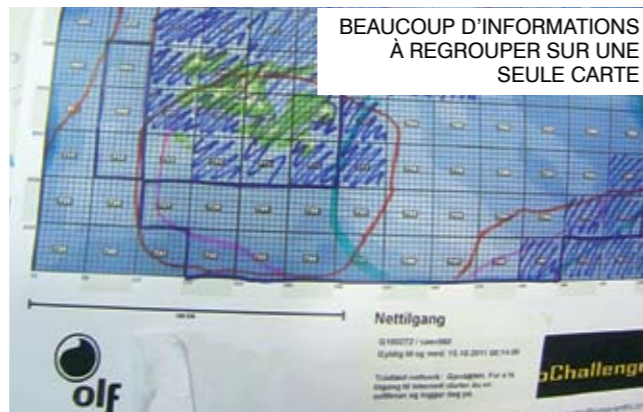
Nous n'avons pas gagné mais nous avons obtenu un retour sur investissement positif, ce qui n'est déjà pas si mal quand on connaît le jeu !



NORVÈGE / NORGE
OSLO / OSLO
Lycée français René Cassin
Effectifs : 620 élèves dont 380 français
Chef d'établissement : Corinne Marquerie
Adresse : Skovveien 9, 0257 Oslo
Tél : 00 47 22 92 51 20
Fax : 00 47 22 56 06 99
Mél : secretariat@rcassin.no
Web : http://www.rcassin.no



INSTANT DE VÉRITÉ : LES
CHAMPS CONTIENNENT-ILS
DU PÉTROLE OU DU GAZ ?



BEAUCOUP D'INFORMATIONS
À REGROUPER SUR UNE
SEULE CARTE

C'est bio la vie !

ARTICLE ÉCRIT PAR LA CLASSE
DE 5^{ÈME} EN JUIN 2011 ET
DISPONIBLE SUR LA RADIO DU
LYCEEADK.COM/ADK

Le soleil prend enfin ses quartiers d'été à Kiev et la fin de l'année scolaire approche. C'est le temps des sorties scolaires et nous voici avec toute la classe de 5^{ème} partis pour Sirtaki, une petite ville à deux heures de route de Kiev pour visiter une ferme biologique.

Sur la route, nous découvrons les campagnes ukrainiennes avec ses petites maisons aux couleurs blanches, et leurs jardins remplis de cerisiers et d'abricotiers encore en fleurs. La ferme de Vitali a été finalement assez difficile à trouver. Les routes devenaient assez impraticables pour notre bus au fur et à mesure que nous nous éloignons de Kiev.

La vie à la ferme

Arrivé chez Vitali, nous nous sommes changés pour attaquer le dur travail de paysan mais pas n'importe lequel, agriculteur bio.

Vitali est âgé de 35 ans, aidé de son frère et de sa femme, il cultive de façon la plus biologique possible des légumes. Aucun engrais n'est utilisé pour faire pousser les tomates, les cornichons ou la menthe. Son exploitation fait 1 hectare, assez grande pour nous donner mal au dos. En effet, Vitali n'utilise aucun pesticide pour désherber les champs et aidé de sa famille, nous avons arraché l'herbe durant une petite demie heure autour des pieds de courgettes.

Les légumes en folies dans les assiettes des familles expatriées

Ce travail terminé, nous avons ramassé les salades, coupé la menthe et le persil puis nous les avons déposés dans les paniers « bio » destinés aux membres de l'association Ukramap à Kiev.

Vitali travaille en effet depuis début février avec une association française (une amap) qui a pour objectif de promouvoir l'agriculture paysanne traditionnelle ukrainienne. Pour cela, les membres de l'association payent 25 euros par semaine le panier « bio ». Ce contrat avec Ukramap a permis à Vitali d'investir et d'agrandir son exploitation. Pour mieux comprendre comment fonctionnait cette association, nous sommes revenus sur Kiev heureux et fatigués. Et le lendemain à 7h, nous nous sommes levés pour décharger les légumes frais du camion de Vitali afin de les distribuer aux 30 membres de l'association, membres essentiellement français. Dans ce panier, on ne trouve pas seulement les produits maraîchers de Vitali, mais aussi du jus de pomme en provenance d'Odessa, une ville du Sud de l'Ukraine, et

des œufs de la région de Kiev.

Interrogés par Joséphine, les membres de l'Ukramap sont conscients de payer les produits plus chers que dans la grande distribution mais ils comprennent que les produits sont de meilleure qualité et que le paysan sera lui, mieux rémunéré... elle est donc pas bio la vie !



UKRAINE / УКРАЇНА
KIEV / КИЇВ
Lycée Français Anne de Kiev
Effectifs : 350 élèves dont 129 français
Chef d'établissement : Alexandre Nedelec
Adresse : 21 rue Tchapaïeva / 01030 Kiev
Tél : 00 380 44 200 19 93
Fax : 00 380 44 200 19 97
Mél : proviseur@lyceeadk.com
Web : www.lyceeadk.com/adk



VISITE À SIRTAKI DE LA FERME
BIOLOGIQUE DE VITALI PAR LES
ÉLÈVES DE 5^{ÈME}, JUIN 2011

Des Danois aux Caraïbes

CLASSE DE 2^{NDE}
(2010-2011)
LYCEE PRINS HENRIK
DE COPENHAGUE

L'exposition « Antilles danoises, bâtir une colonie » (« Dansk Vest Indien, en Koloni, bliver til ») a ouvert ses portes en avril 2011 au Musée National danois de Copenhague. Elle présente au public, jusqu'à la fin du mois d'octobre 2011, une page méconnue de l'histoire du Danemark : celle de l'existence de colonies danoises dans les Caraïbes et la participation des Danois à la traite des esclaves aux XVII^{ème} et XVIII^{ème}...

L'exposition « Les Antilles danoises » (*De dansk-vestindiske øer*) nous fait découvrir la vie quotidienne dans la colonie danoise des Indes de l'Ouest, nom donné aux Antilles. Cette colonie, qui rassemblait une population venant de tous les coins du monde (Afrique, Angleterre, France, Norvège, Espagne...), est sous contrôle des Danois depuis 1670. Ces îles témoignent de la participation danoise à la « course à la colonisation » qui anime toute l'Europe d'alors. Il y avait trois îles principales : St Thomas, St John et St Croix qui sont aujourd'hui regroupées dans l'archipel des îles

Virgines des Etats-Unis (*United States Virgin Islands*) Comme dans les autres colonies européennes, beaucoup d'échanges ont lieu dans ces îles.

La participation du Danemark au commerce triangulaire

Les Danois aussi avaient leur part dans la traite des esclaves et la vente des produits tropicaux, organisée dans le cadre du commerce triangulaire entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique, avec leurs divers forts et comptoirs commerciaux en Afrique de l'Ouest.

Les îles Vierges situées dans les Caraïbes, furent colonisées en 1672 par la compagnie danoise des Indes occidentales. Elles furent finalement vendues en 1917 aux États-Unis et au Royaume-Uni pour 25 millions de dollars et l'on distingue désormais les îles Vierges du Royaume-Uni de celles des États-Unis. La majeure partie du transport des esclaves à destination des Antilles danoises a été effectuée par l'impressionnant bateau nommé *Cron Prindz Christian* puis *Fredensborg*.

Le *Cron Prindz Christian*, était un navire négrier dano-norvégien de 30,5m de long, et de 278 tonnes, construit entre 1752 et 1753 à Copenhague pour le compte de la Compagnie danoise des Indes occidentales et de Guinée. C'est sous ce nom qu'il effectua 5 voyages de traite. En 1765 il fut rebaptisé *Fredensborg*, quitta Copenhague le 24 juin 1767 et atteignit la Côte de l'or le 5 octobre de la même année pour rassembler 265 captifs. Il appareilla pour l'île de Sainte-Croix aux Antilles, mais durant la traversée qui dura 78 jours, 29 périrent. Une fois les esclaves vendus aux Antilles, le navire repartit pour l'Europe avec une nouvelle cargaison de sucre, de tabac, de coton, etc. à vendre. Arrivé au large de la Norvège, il fit naufrage. L'épave fut retrouvée le 15 septembre 1974 par trois plongeurs norvégiens.

Le système des plantations

Les Antilles danoises, St-John, Ste-Croix et St-Thomas, trois îles des Caraïbes, avaient pour source de bénéfice la culture du sucre notamment, mais aussi celle du coton, du

tabac, des épices et de l'indigo. Par conséquent, des plantations ont été aménagées pour exploiter la canne à sucre que l'on y faisait pousser. Comme dans beaucoup d'autres colonies d'Amérique, l'organisation du travail reposait sur l'esclavage organisé par les riches planteurs venus d'Europe. En effet, la minorité des planteurs dirigeaient leurs exploitations, découpées en rectangles pour faciliter leur gestion, pendant que la majorité des esclaves travaillait dans les champs, de manière beaucoup plus physique. Les esclaves coupaient les arbres, plantaient et entretenaient les cultures au moins 14 heures par jour, et cette durée passait à 24 heures (en se relayant) par jour durant la saison des récoltes. De plus, leurs conditions de vie étaient déplorables puisqu'ils étaient entassés dans de petites habitations banales bien séparées des résidences aisées des planteurs. Par ailleurs, leur mortalité était très élevée et précoce. Cela entraînait de nombreuses tentatives de fuite des esclaves, recherchant une vie meilleure et voulant échapper à leur sort cruel. Les planteurs, déjà riches, réalisaient d'énormes profits à l'exportation ce qui leur permettait de s'enrichir davantage. La distillation du sucre reposait sur une organisation minutieuse du travail. Différentes étapes contribuaient à la fabrication de sucre en poudre, ou de rhum.

Le prix du sucre

Le sucre a eu une grande importance dans l'histoire de la colonisation. La canne à sucre était au XVIII^{ème} la première culture des colonies européennes. Elle était appelée « l'or blanc » et a fait la fortune de quelques grandes familles marchandes européennes. Les plantations étaient immenses et le sucre récolté, travaillé et raffiné par des esclaves. Le travail était dur, et la mortalité élevée. La canne à sucre était d'abord récoltée, ensuite elle était écrasée par de grandes meules, une étape très dangereuse pour les esclaves. Elle était enfin bouillie jusqu'à ce

© MARINE LECHAT



UN PANNEAU DE L'EXPOSITION «DANSK VEST INDIEN : EN KOLONI BLIVER TIL» DU MUSÉE NATIONAL DANOIS (COPENHAGUE), MAI 2011.

qu'elle cristallise. L'esclavage, la déforestation, tel était le prix du sucre. Pour obtenir le sucre « fini » il fallait presser la canne à sucre afin d'en extraire le jus. Ensuite on le faisait sécher et on en récoltait une mélasse que l'on traitait avec de l'eau pour obtenir du sucre roux ou blanc. Ce procédé était très dangereux car on pouvait facilement perdre des membres dans la meule qui servait à presser la canne à sucre. De plus le travail était extrêmement fatiguant pour les esclaves et beaucoup d'entre eux sont morts de fatigue. Ceux qui essayaient de s'échapper se faisaient cruellement punir. Afin de produire de grandes quantités de sucre, il fallait une main d'œuvre suffisamment robuste et endurante pour supporter les travaux extrêmement pénibles. La traite des Noirs s'est donc imposée d'elle-même pour la production massive de sucre pour les besoins de l'Europe. Etant donné l'importance de cette production, les prix étaient très bas en Europe, et donc abordables pour tout le monde. D'une façon ironique, Voltaire nous décrit à travers un épisode de *Candide* qui se

passé dans la colonie hollandaise du Surinam, quel prix les esclaves noirs ont dû payer pour « l'or blanc ». « – Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. »

Une révolte d'esclaves

Un grand soulèvement d'esclaves éclata sur Saint John en 1733. Cette révolte massive eut lieu car un ouragan avait touché l'île, et les esclaves redoutaient une famine, et s'inquiétaient du fait que les colons ne fassent rien pour y remédier. Les autres puissances coloniales, comme la France et l'Angleterre, aidèrent les Danois à réprimer les esclaves rebelles pour éviter que les révoltes d'esclaves ne s'étendent à leurs propres colonies. Finalement, cinq mois après le début des révoltes, les soldats français réussirent à abattre tous les révolutionnaires de Saint-John. Tous les esclaves capturés furent sanctionnés conformément à la loi du *Gardelins reglement*, une loi très précise et sévère décrivant les sanctions qui devaient être infligées aux esclaves rebelles, incluant l'amputation, la séquestration, l'exécution, ou la marquage au fer sur le front.

Exposition au Musée national (Nationalmuseet, Frederiksholms Kanal 12, 1220 København K – Copenhague, Danemark), jusqu'au 23 octobre 2011

» www.natmus.dk
» www.denvestindiskearv.dk

« LE FREDENSBORG SE DIRIGEANT VERS SAINTE-CROIX AVEC UNE CARGAISON D'ESCLAVES. », LEIF SVALESEN, THE SLAVE SHIP FREDENSBORG

© IAN RANDLE PUBLISHERS, KINGSTON, JAMAÏCA, 2000.

L'histoire d'un planteur

Né en 1721 dans une famille bourgeoise, Jens Michelsen Beck était issu d'un milieu aisé. Après avoir travaillé un grand nombre d'années au Danemark comme dans les Antilles, il mourut en 1791. Durant sa jeunesse il travailla pour la Compagnie des Indes Occidentales. Ses compétences en mathématiques lui servirent à devenir cartographe, un métier très utile à cette époque. Ainsi que tous les autres fonctionnaires de son pays, il a acheté des parcelles de

terre dans les Antilles danoises, afin d'y faire des plantations. Il a ainsi fait fortune et a pu devenir un homme prestigieux, et un des membres les plus importants de la bourgeoisie danoise. Après douze ans de commerce et de travail, Beck a pu rentrer chez lui et laisser son partenaire Adam Søbøtke s'occuper des plantations. Par la suite, il épousa Sofie Louise Hagen, la fille d'un grand pharmacien de Copenhague et fonda une grande famille.

Patricia Petibon et Bertrand de Billy font revivre les *Carmélites* de Poulenc à Vienne

ALICIA BARISANI, SOFIA ERTL, MELISSA JABBOUR, CAMILLA LEITNER, SARAH-MARIE MAÎTRE, ARMELLE VÉROT, ÉLÈVES DE SECONDE DU LYCÉE FRANÇAIS DE VIENNE.

A l'occasion de la reprise de *Dialogues des Carmélites* de Poulenc au Theater an der Wien, déjà donné triomphalement en 2008 dans la production de Robert Carsen, des élèves de Seconde du Lycée Français de Vienne ont rencontré le chef d'orchestre Bertrand de Billy et la soprano Patricia Petibon, interprète du rôle de Blanche de la Force.

Pourquoi êtes-vous devenu chef d'orchestre ? Cantatrice ?

BdB : J'ai, d'après mes parents, toujours voulu devenir chef d'orchestre dès l'âge de 5 ans, alors qu'ils n'avaient pas grand chose à faire avec cet art.

PP : J'ai toujours chanté, il y a aussi beaucoup de chanteurs dans ma famille.

Pour moi le chant c'est quelque chose de naturel, c'est une sorte de religion. Mais je n'ai l'impression d'être une chanteuse qu'au moment où j'arrive sur scène, où je chante pour les spectateurs.

Vous arrive-t-il de regretter votre choix ?

BdB : Non, je n'ai aucun regret. J'ai toujours été sûr de ce que je voulais faire. [...] Je suis très content de mon choix car mon métier est très riche et procure souvent des moments magiques. En revanche je me fais du souci sur l'avenir de l'opéra car l'opéra intéresse seulement une partie infime de l'humanité. Il est l'exact contraire du football, pas du tout médiatisé. Je me pose alors souvent la question de savoir si on fait de l'art pour soi ou pour le

public. Quoi qu'il en soit, je me dis qu'il faut toujours faire le mieux possible.

PP : Moi non plus je n'ai pas de regret. J'estime avoir eu beaucoup de chance - un peu comme à la loterie - la chance de pouvoir vivre de mon art. C'est une chose rare et je me considère comme quelqu'un de privilégié... même si parfois, il peut m'arriver de râler (*rires*). Je suis très heureuse et j'ai beaucoup de chance de vivre ce que je vis. Pour moi, l'art, c'est le fait de s'ouvrir sur les autres et de ne pas se contenter de soi. Je pense que l'humanité a besoin de l'art pour survivre et je suis plutôt optimiste pour l'opéra grâce à la jeunesse.

Quand s'est passé le tournant de votre carrière ?

BdB : Dans ma carrière, il n'y a pas eu à proprement parler de tournant. Cependant je considère que j'ai pris à un moment donné une décision qui s'est révélée déterminante : celle de quitter la France et de m'établir dans d'autres pays, d'autres villes. En 1994, je suis arrivé à Vienne et j'ai eu la grande chance de pouvoir y diriger *Les Pêcheurs de perles* de Bizet. Tout est allé ensuite assez vite. Cependant, dès que je vois que ma carrière s'accélère, je freine afin de ne pas être surchargé et dépassé par le travail. Je préfère avoir moins de représentations pour pouvoir continuer à travailler avec enthousiasme. [...]

DEBORAH POLASKI (MADAME DE CROISSY) & PATRICIA PETIBON (BLANCHE)

© ARMIN BARDEL, THEATER AN DER WIEN

PP : Mon premier contrat à Vienne avec Bertrand de Billy a été extrêmement important pour moi... et je pense que c'est un peu le tournant de ma carrière. De plus, j'ai eu la chance de rencontrer Nikolaus Harnoncourt, un des plus grands chefs d'orchestre actuels.

Quel rapport entretenez-vous avec le chef d'œuvre de Poulenc et son œuvre en général ?

BdB : Dès mon enfance, j'ai été confronté aux *Carmélites*. J'avais une tante qui était carmélite. Celle-ci est décédée exactement le jour de ma naissance. On pourrait donc penser que cette carmélite m'a conduit vers cette œuvre comme vers ce métier. De plus, j'ai « rencontré » Poulenc à travers le chef d'orchestre Georges Prêtre qui a travaillé sur un grand nombre de ses œuvres. J'ai ainsi un lien très fort avec Poulenc et son chef d'œuvre. J'adore Poulenc malgré ou à cause de son côté décrié. J'ai une grande fascination pour les dialogues, qui comportent tellement de niveaux de lecture : politique, historique, philosophique, religieux, mais surtout une humanité, une vérité souvent si cruelle, avec comme thématique centrale cette « peur de la peur » si forte.

PP : Tout d'abord, il est incontournable, en tant que française, d'être confrontée à Poulenc. Je chante énormément sa musique. J'apprécie son rythme, ses touches humoristiques. Cet opéra nous positionne face à nos peurs, à la mort, à notre comportement, aux décisions qui s'offrent à nous. Un enchevêtrement de peurs se produit tout au long de l'œuvre.

C'est à mon avis capital, également dans la vraie vie. Dans *Dialogues des Carmélites*, il est possible de chanter presque toutes les carmélites. Elles sont toutes différentes et intéressantes. Au début, j'ai chanté Constance puis Blanche. Ma grand-mère s'appelait Blanche. C'est amusant non, comme les prénoms peuvent marquer ?

Justement, pourquoi avoir choisi de chanter Blanche après Constance ?

PP : Pour moi, c'est une logique qui s'impose. Constance est une jeune fille. Je l'ai beaucoup chantée et je sais presque tout d'elle. Je peux donc, en tant que femme plus mature, interpréter Blanche. Il y a aussi une logique vocale car ma voix est devenue plus lourde, plus large et je ne peux plus tout à fait chanter comme une jeune fille. Surtout, je pense qu'il faut aussi passer à autre chose.

Vous identifiez-vous au personnage ?

Que ressentez-vous en le chantant ? Ressentez-vous l'angoisse de Blanche ?

PP : Il y a des similitudes entre Blanche et moi. Je ressens la même peur qu'elle quand je chante ce rôle. Et puis il y a des moments qui me touchent personnellement. La musique atteint des points très précis, nos frayeurs, notre peur de la mort. Dans mon inconscient, une partie de Blanche me ressemble : plus on vieillit, plus on s'élève et on commence à voir la vie avec du recul. Parfois, on préfère rester jeune et la question que l'on se pose est alors : comment accepter de grandir et de vieillir ?

Vous laissez-vous de l'œuvre ?

BdB : Pas du tout. Je me suis battu pour monter *Dialogues* il y a trois ans. C'était une première à Vienne. Ce fut d'ailleurs un énorme succès qui explique sa reprise cette saison. Pour moi, c'est une œuvre populaire dans le sens où elle peut toucher les gens à travers la musique mais aussi les thèmes qu'elle aborde, thèmes que j'aborde avec pudeur lorsque j'en parle autour de moi. Elle grandit en moi de plus en plus au fil du temps. Par contre, il m'est arrivé de me lasser d'autres ouvrages [...]

PP : Moi non plus, je ne me lasse pas de cette œuvre car elle parle des choses évidentes de la vie, de la mort. Par contre, je pense qu'il faut avoir et savoir avoir du recul par rapport aux *Dialogues* car c'est un opéra « lourd ». J'aime pouvoir respirer de temps en temps avant de les rejouer, prendre le temps de faire autre chose. La prochaine fois, ce sera à Paris en 2013. ■



AUTRICHE / ÖSTERREICH
VIENNE / WIEN
Lycée français de Vienne
Effectifs : 1906 élèves dont 699 français
Chef d'établissement : Brigitte Peytier-Nollen
Adresse : Liechtensteinstrasse 37 A
Tél : 00 43 1 317 22 41
Fax : 00 43 1 310 24 17
Mél : contact@lyceefrançais.at
Web : <http://www.lyceefrançais.at>

Des élèves sous le charme. Critiques...

■ Le silence se fait dans la salle, la lumière baisse progressivement et soudain, sur scène, une foule s'avance rapidement au rythme puissant, presque terrifiant de la musique. (...)

Trois thèmes principaux dans cet opéra : la peur, la mort et la Grâce divine. Immédiatement, on éprouve ces sentiments et ces émotions, notamment grâce à des chanteurs (Patricia Petibon en tête) dont le jeu scénique et la musicalité sont extrêmement convaincants, et bien sûr l'orchestre dirigé par Bertrand de Billy qui interprète avec

force et nuances la musique de Poulenc.

Armelle Vérot, Lycée Français de Vienne

■ (...) Une grande réussite qui vaut vraiment d'être vue et entendue.

Sofia Ertl, Lycée Français de Vienne

■ (...) Le jeu des chanteurs est aussi très réussi. Les voix nous touchent, nous rapportent bien leurs incertitudes, surtout Patricia Petibon, interprète de Blanche. Malgré quelques difficultés de compréhension du texte chanté, le message de l'opéra

est bien transmis. En outre, la musique était sensationnelle ! Chaque battement de cœur était tangible, chaque tremblement, chaque émotion... Lors de la dernière scène de l'opéra, lorsque les religieuses montent à l'échafaud en chantant le *Salve Regina* et meurent une après l'autre, la musique nous prend à l'improviste. Chaque coup de lame surprend le spectateur et le fait sursauter. Celui-ci est plongé dans le tragique et ressent les mêmes émotions que les personnages. Spectaculaire !!

Camilla Leitner, Lycée Français de Vienne

Le Musée Juif de Copenhague

PAR LES ÉLÈVES DE LA CLASSE DE 6^{ème}1 DU LYCÉE FRANÇAIS DE COPENHAGUE
FRANÇOIS LEPETIT-AIMON, NOAH TABBAL, SALMA AHMED-KAMAL ET SARAH BELFAKIR

À la recherche de la vérité, les élèves de 6^{ème}1 du Lycée Français de Copenhague sont allés dans un musée assez étrange...

Les élèves de 6^{ème}1 sont allés au musée juif de Copenhague (*Dansk Jødisk Museum*) par un beau vendredi 13 Mai. Heureusement, la chance ne fut pas contre nous, mais le temps, si : un temps changeant soudainement et rugueux à l'image de la vie des Juifs, très mouvementée. Nous sommes donc néanmoins arrivés en un seul morceau (ou plutôt 22 morceaux).

Un architecte inspire

Le *Dansk Jødisk Museum* est situé dans un ancien arsenal royal de Christian IV qui aujourd'hui fait partie de la bibliothèque royale. Le musée a ouvert ses portes en juin 2004. L'architecte américano-polonais Daniel Libeskind a conçu l'intérieur du musée selon la graphie du

mot « Mitzvah ». C'est, en hébreu, le symbole du terrain inconnu qu'abandonnent les immigrants et le refuge face au danger nazi. Le sol en parquet, les murs de bois et les vitrines sont en plan incliné. Cela rappelle le mouvement de la mer et un paysage mystérieux. Le thème du musée est l'histoire et la vie quotidienne de la communauté juive danoise.

Deux grandes migrations

Il y a eu une première migration de Juifs séfarades (originaires de la péninsule ibérique et du Maghreb) à partir du XVI^{ème} siècle, et une seconde de Juifs ashkénazes (originaires d'Europe centrale et orientale) au début du XX^{ème} siècle.

L'intégration des juifs dans la société danoise

Des Juifs de la classe moyenne et ouvrière danoise se sont assimilés à la vie quotidienne des Danois. Grâce au sauvetage massif des Juifs en 1943 avec la complicité active de la population danoise, ils ont pu conserver une vie quotidienne avec leurs traditions et rituels.

Impressions

Nous avons demandé à un élève, François, comment s'était passée la visite: "Dès que je suis rentré dans le musée, j'ai vu le sol qui penchait et j'ai trouvé cela étrange. J'ai bien aimé l'architecture car on pouvait "s'allonger" sur les murs et cela rendait le musée plus original pour les jeunes. Le musée est petit et on en fait vite le tour" ■



L'ÉTOILE DE DAVID

EST UNE ÉTOILE QUE TOUS LES JUIFS PORTAIENT OBLIGATOIREMENT PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE, SUR ORDRE DES NAZIS POUR ÊTRE IDENTIFIÉS. L'ÉTOILE EST JAUNE ET A SIX BRANCHES.

LA MÉNORAH

LE CHANDELIER À SEPT BRANCHES APPELÉ AUSSI MÉNORAH, EST UTILISÉ LORS DE LA FÊTE DU SHABBAT.



DANEMARK / DANMARK
COPENHAGUE / KØBENHAVN
Lycée français Prins-Henri
Effectifs : 762 élèves dont 427 français
Chef d'établissement : Angèle Direnberger
Adresse : Frederiksberg Allé 22A
Tél : 00 45 33 55 00 70
Fax : 00 45 33 21 23 80
Mél : secretariat.direction@lfph.dk
Web : <http://www.lfph.dk>

>> www.jewmus.dk

ILLUSTRATIONS MARIE AF ROSENBERG, MARIE-NOËLLE SMITH ET DEBORAH-ÅKA LYCÉE PRINS HENRIK DE COPENHAGUE

Prix Nobel de la Paix 2009

FRANÇOIS-XAVIER LEFÉBURE,
TEMINALE, LYCÉE FRANÇAIS D'OSLO

Élu en 2008, au pouvoir depuis janvier 2009, Barack Obama a conquis le monde avec son message de paix lors de la campagne présidentielle la plus coûteuse de l'histoire des Etats-Unis. Ce qui a permis la popularité d'Obama, est incontestablement la couleur de son parti, le Parti démocrate et son opposition à George W. Bush.



ILLUSTRATION: NAI

Popularité comparable à celle de Richard Nixon lors de la crise du Watergate et qui constitue une véritable raclée pour les républicains et les conservateurs. Le message est clair : les Américains (et le reste du monde) veulent en finir avec le bushisme. Mais l'idée de voir un noir à la Maison Blanche a une dimension symbolique immense dans une société où la ségrégation a été monnaie courante jusque dans les années 1950-1960 et où sévissaient encore les « Rednecks » du Sud, les fermiers blancs produisant du coton. L'élection de Barack Hussein Obama est plus qu'une révolution, c'est aussi un message d'espoir et de paix dans un pays impliqué en Afghanistan et en Irak, deux guerres sanglantes, coûteuses et controversées.

« Je n'apporte pas aujourd'hui avec moi une solution définitive à ces problèmes de guerre »

Barack Obama pensait contribuer au retour de la paix en renforçant l'effort de guerre par l'envoi de 30000 soldats américains en Afghanistan. 10 jours avant la remise du Prix Nobel, le suspens régnait sur toute l'Amérique mais aussi sur le reste du monde pour savoir quelle stratégie Barack Obama allait adopter pour régler la situation militaire en Afghanistan. Sa décision d'envoyer aux combats 30 000 soldats supplémentaires a laissé le Comité Nobel perplexe. Que penser de la remise du Prix Nobel à l'homme le plus puissant du monde, pas moins de 11 mois après son investi-

ture ? En tant que spectateur de la remise du Prix Nobel, et auditeur du discours d'Obama, force est de constater que la guerre reste à l'ordre du jour. « Nous sommes en guerre », a rappelé dès les premières minutes le président des Etats-Unis. De plus, le porte-parole de la Maison Blanche avait déclaré, en octobre 2009, qu'Obama recevrait son prix en tant que « Président de guerre », un titre que les médias auront largement repris et diffusé par le biais de leurs articles. Le Président a bien mis l'accent sur le fait que « Les outils de guerre ont un rôle à jouer pour préserver la paix ». Barack Obama n'est pas seulement un « Président de guerre », c'est aussi un président en guerre. Si Barack Obama reconnaît la grande valeur des mouvements de non-violence de Martin Luther King ou de Gandhi, il est avant tout une personnalité élue pour gérer

LE PRÉSIDENT A BIEN MIS L'ACCENT SUR LE FAIT QUE « LES OUTILS DE GUERRE ONT UN RÔLE À JOUER POUR PRÉSERVER LA PAIX ». BARACK OBAMA N'EST PAS SEULEMENT UN « PRÉSIDENT DE GUERRE », C'EST AUSSI UN PRÉSIDENT EN GUERRE.

les guerres dans lesquelles les Etats-Unis se sont impliqués et réfléchir à une issue vers la paix. Dans un contexte électoral où son charisme, sa popularité et la vague d'Obama mania a indiscutablement joué, le Comité Nobel rappelle que le prix ne lui a pas été remis pour ses efforts de guerre mais bel et bien pour ses efforts de diplomatie au niveau mondial visant à renouer le dialogue entre les Etats-Unis et le monde musulman. Applaudi à plusieurs reprises, Barack Obama a reçu des mains du président du Comité Nobel, un chèque de 10 millions de couronnes suédoises, la médaille Nobel et un diplôme. Puis, le Président et sa femme ont quitté les lieux, accompagnés de la famille royale norvégienne. Ce n'est pas la première fois que la remise d'un prix Nobel de la Paix est contestée. Il y a eu des précédents, et il y aura encore des nominations contestées à l'avenir. Il n'était pas impossible de sentir l'humilité d'Obama dans cette atmosphère de contestation. La Mairie d'Oslo, où eut lieu la remise du Prix, était observée par des centaines de journalistes. C'est ici que le président des Etats-Unis avait prononcé sa lecture qui sera par la suite passée au peigne fin par des centaines d'analystes et experts en la matière. Obama avait lui-même déclaré qu'il « ne mérit[ait] pas » le Prix Nobel de la Paix. Beaucoup ont été d'accord. Ce Prix Nobel est un nouveau fléau pour Obama. Devrions-nous pour autant remettre en question le prestige du Prix Nobel de la Paix ? Pas nécessairement. Il reste encore à Obama à faire ses preuves. Et puis, n'était-ce pas l'inventeur de la dynamite qui avait initié le Prix Nobel de la Paix ? ■



QUAND ON
ARRIVE EN VILLE

Etoiles filantes

Genèse d'un spectacle

Quand l'atelier musical du Lycée franco-hellénique Eugène Delacroix, porté par le succès de *Notre-Dame de Paris* en mai 2010, a décidé d'adapter l'opéra-rock *Starmania* de Michel Berger et Luc Plamondon pour 3 représentations en avril 2011, personne ne pouvait imaginer l'ampleur de la tâche qui attendait les cinquante participants...

DOMINIQUE VIDAUD,
DIRECTEUR ARTISTIQUE
DU PROJET *STARMANIA*
AU LYCÉE FRANCO-
HELLÉNIQUE E.
DELACROIX, ATHÈNES,
2010-2011

Le chœur de 20 élèves s'est réuni tous les mercredis après les cours, 3 heures durant, dès le mois de septembre 2010 pour apprendre tous les chants, même ceux qui ont ensuite été attribués aux solistes, car nous voulions que les choristes soient de vrais acteurs impliqués dans le jeu de scène. Travail laborieux mais nécessaire, sous la direction du chef de chœur.

Le choix des solistes fut la seconde étape : 2 auditions fin octobre pour départager les 21 candidats aux 7 rôles, avec une injustice flagrante mais coutumière dans ce genre d'exercice : 4 garçons et 17 filles postulaient pour... 3 et 4 rôles ! Malgré la difficulté inhérente à toute sélection, nous avons réussi à dégager une distribution qui a rapidement fait l'unanimité, tant les élus ont eu à cœur de montrer qu'ils étaient à la hauteur.

Après quelques hésitations, nous avons décidé de reprendre non seulement l'intégralité des chants, mais aussi les récitatifs chantés, afin de donner plus d'unité à l'ensemble. Pour les chanteurs, c'était un véritable défi, mais ils ont été bien aidés par d'excellents musiciens. Guitare acoustique, batterie, piano, guitare électrique, basse, synthétiseur : notre orchestre était réduit mais talen-

teux, et il est rapidement parvenu à trouver un son, à la fois original, dynamique et puissant, un vrai son « rock » qui a donné son assise à tout le spectacle. Les musiciens, 3 professeurs et 3 élèves, ont su créer une atmosphère sonore propice à l'épanouissement des voix, soutenant chacune d'elles avec beaucoup de délicatesse et de sensibilité. Inutile de préciser la quantité de travail pour arriver à cette osmose...colossale !

■ Décors, danse, régies et vidéos : les éléments

Dès le mois d'octobre, une équipe de 9 décorateurs et 4 vidéastes animée par 1 professeur d'arts plastiques et un réalisateur s'est réunie pour préparer la scénographie. Nous voulions sortir de l'esthétique imposée par la version originale de 78 -trop disco-, et de la version Marigny de 1989 -trop télé-. Nous voulions quelque chose d'épuré, à la fois réaliste et froid pour évoquer Monopolis : les échafaudages se sont imposés pour la tour de Zéro Janvier, l'Underground café et ses néons.

Surtout, la vidéo est devenue un élément central, à la fois lien avec le cosmos dans les scènes « contemplatives », et témoin de l'action en direct dans les scènes « politiques », en alternance avec le « théâtre noir » des scènes dansées qui recréaient un univers plus poétique.

A partir de novembre, 2 sonorisateurs sous la conduite d'un ingénieur du son, 5 éclairagistes et 2 sur-titreuses conseillées par une professeur-linguiste qui avait fait traduire toutes les chansons par une classe de la section grecque, ont constitué une véritable équipe technique totalement dévouée au bon déroulement du spectacle...quand on sait que pour les répétitions générales, une fois par mois, il leur fallait 3 heures pour monter le décor et installer le matériel, et 2 heures pour tout ranger alors que les « artistes » ne restaient sur scène que 2 heures... une performance qui en dit long sur l'état d'esprit des « techniciens » !

■ Dessous le strass, y'avait le stress !

Par deux fois, malgré l'enthousiasme de tous les participants, nous avons failli céder au découragement :

- le jour de février 2011 où la société Universal, responsable des droits d'auteurs pour *Starmania* en Grèce, nous a signifié son refus catégorique de nous laisser monter le spectacle où que ce soit dans Athènes, le ciel nous est tombé sur la tête... comment faire comprendre à toute l'équipe, après 6 mois de travail acharné, que nous ne pourrions jouer ? impossible ! Après 3 jours de réflexion, nous avons choisi de faire profil bas et de ne communiquer sur le spectacle qu'au sein de la communauté scolaire, afin de produire au Lycée et surtout dans la prestigieuse salle Skalkotas du Megaro Mousiki (le Palais de la musique athénien) un spectacle « privé », rebaptisé *Etoiles filantes*.

- lorsque 3 semaines avant le jour J, la maquettiste nous a annoncé qu'elle

“ A QUOI ÇA SERT DE VOULOIR MONTER SI HAUT, A QUOI ÇA SERT DE VOULOIR ÊTRE SI BEAU...S'IL NE RESTE PLUS RIEN QUAND VIENT LA FIN DU SHOW, QUE LA CHALEUR D'UN SPOT-LIGHT SUR LA PEAU ? ”



L'AFFICHE DU SPECTACLE, RÉALISÉE PAR SOFIA ENGELMAN

n'aurait plus le temps de faire un programme en 32 pages, nous conseillant de nous contenter d'une brochure de 4 pages... 4 élèves et 2 professeurs ont alors décidé de se relayer pour accélérer la traduction des textes de présentation, la prise de photos et la mise en page, en travaillant souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit : il nous fallait absolument relever ce défi !

■ La morale de l'histoire

Paradoxalement pour une œuvre plutôt décadente, dans laquelle les méchants triomphent et les gentils (ou naïfs ?) meurent ou échouent, *Starmania* a passionné les élèves, abordant des thèmes finalement toujours contemporains (le choix du terrorisme, le cynisme des puissants, la manipulation médiatique de l'information, la revendication identitaire...) qu'ils ont incarnés avec beaucoup de pudeur et de sensibilité, réussissant par l'authenticité de leur jeu (et l'utilisation ingénieuse de la vidéo) à inverser le sens de la pièce, la transformant en cauchemar dont il faut se préserver...

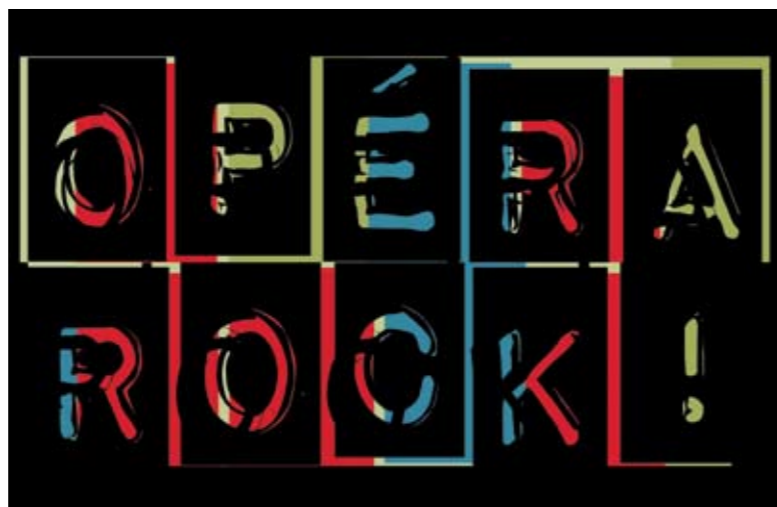
...ce qui n'a pas empêché toute l'équipe de repenser les semaines suivantes (nostalgie d'un paradis perdu ?), au désenchantement de Stella : « à quoi ça sert de vouloir monter si haut, à quoi ça sert de vouloir être si beau, s'il ne reste plus rien quand vient la fin du show, que la chaleur d'un spot-light sur la peau ? ». Et pourtant, cette aventure humaine n'aura pas été qu'une étoile filante ! Chacun de nous le sait : elle marquera nos existences longtemps, car elle a été le fruit d'un travail authentique, la rencontre de maints désirs, et l'accomplissement de multiples talents. ■

Etoiles filantes

Une adaptation de l'Opéra-rock *Starmania*

CAMILLE DANJEAN,
TERMINALE S AU LYCÉE
FRANCO-HELLÉNIQUE,
MAI 2011

«Starmania : strass et paillettes, les années disco, la voix de quelques grands artistes québécois... Comme cela semble loin de nous ! Et pourtant ce qui est frappant, c'est le côté prémonitoire de cet opéra-rock créé par Luc Plamondon et Michel Berger en 1978 : émergence d'une «société du spectacle», montée du terrorisme, égoïsme des nantis : une vision finalement très décadente de la société occidentale.



Comment transformer ce cauchemar en un projet artistique capable de susciter l'enthousiasme d'une troupe de jeunes artistes? C'était le défi à relever pour l'atelier Opéra-Rock du Lycée franco-hellénique, cette année. Les efforts de chacun et l'énergie de toute une équipe, ont permis d'aller très loin, au cœur du rêve de Marie-Jeanne, dans un monde étrange, à la fois fascinant et effrayant, proche du monde d'aujourd'hui. L'aventure a commencé le dernier mercredi de septembre, avec la première

répétition des chœurs, la guitare de Michel et le piano de Lila. Puis il y a eu le choix (oh combien difficile !) des solistes, puis l'arrivée de la guitare électrique de Costa, de la basse de Théo, de la batterie de Damien, et d'un synthétiseur, qui ont permis de former un vrai groupe. Il a fallu ensuite se plonger dans le jeu de scène et les exercices de prononciation, tandis que les décoratrices réalisaient la maquette. Les techniciens sont venus plus tard, lors de la 1ère grande répétition fin octobre : ingénieurs du son, des lumières, régisseurs, tous des élèves bien sûr, mais déjà presque des professionnels ! Les danseurs ont révélé leurs talents, grâce à Paola. Les vidéastes évidemment étaient depuis longtemps déjà en action pour créer les vidéos « décors », et filmer la progression. Les traducteurs, de leur côté, engageaient un patient travail, sous la conduite de leur professeur de français. Et puis, semaine après semaine, les chanteurs ont amélioré leur interprétation vocale. Jusque là, du travail, et beaucoup d'énergie, mais somme toute, ce qui est normal lorsqu'on se lance dans un tel projet...

Et puis, tout a basculé après Noël : on a commencé à sentir monter l'excitation et l'euphorie qui transportaient chacun des participants, techniciens, musiciens ou chanteurs. C'est une même passion

qui les a alors transformés. Amour de la musique, amour de la scène. Atmosphère électrique...

Quand je vois le travail accompli, le succès (pour ne pas dire le triomphe !) obtenu lors des 4 concerts, les compliments du *stage manager* de la plus grande scène musicale athénienne (le Mégaro Mousikis), je me dis que tout est possible quand la motivation et la passion sont au rendez-vous ! Oui, oui, je vise bien les professeurs qui nous encadrent. Je tiens au passage à les remercier. Ils laissent en chacun de nous des souvenirs uniques. ■



GRECE / ΕΛΛΑΔΑ
ATHENES / ΑΘΗΝΑ
Lycée Franco-Hellénique
Eugène Delacroix
Effectifs : 1171 élèves dont 671 français
Chef d'établissement : LUYCKX Bernard
Adresse : rues Chlois & Trikalon B.P.
60050 / 15301 Aghia Paraskevi
Tél : 00 30 211 300 91 00
Fax : 00 30 211 300 91 12
Mél : proviseur@lfh.gr
Web : <http://www.lfh.gr>



CRISTAL DANS
MONOPOLIS



ZIGGY ET MJ À
L'UNDERGROUND CAFÉ



J'AURAIS VOULU
ÊTRE UN ARTISTE



LA SAVEUR DU
TRIOMPHE



COUP DE FOUDRE
JOHNNY-CRISTAL

ET PUIS TOUT A BASCULÉ APRÈS NOËL : ON A COMMENCÉ À SENTIR MONTER L'EXCITATION ET L'EUPHORIE QUI TRANSPORTAIENT CHACUN DES PARTICIPANTS, TECHNICIENS, MUSICIENS OU CHANTEURS : C'EST UNE MÊME PASSION QUI LES A TRANSFORMÉS

Rencontre avec Boris Akounine, auteur russe de bestsellers policiers

CLASSE DE 2^{NDE} (2010-2011)
PAMPHIL KALTENBACH,
MARIE KONSTANTINOV,
IRINA BLINOV ET
ANASTASIA STRUKOVA,
LYCÉE ALEXANDRE DUMAS
DE MOSCOU

PHOTO : COURTESY A. BELOV ©

Le vendredi 11 février 2010, les classes de secondes du lycée Alexandre Dumas de Moscou ont organisé une rencontre avec Boris Akounine, le romancier le plus lu de Russie. Il est l'auteur de la série des Fandorine, dont on conseillera *Azazel*, de celle des Nicholas Fandorine qui joue sur les ressemblances entre la Russie actuelle et celle des Temps anciens dont Altyn Tolobas, et celle de Sœur Pelagie qui met en scène une none. Tous ces romans en français sont édités aux Presses de la Cité et en poche dans la collection 10x18.

Mme Barraquand : M. Akounine, nous sommes ravis de vous accueillir ici pour cet échange. Nous sommes impatients de pouvoir dialoguer avec vous. Vous savez que nous travaillons sur le roman policier dans le cadre d'un nouvel enseignement. Nous allons réaliser des travaux à partir des romans policiers que nous avons étudiés et en particulier des vôtres.

B. Akounine : Tout d'abord, bonjour. Je n'ai préparé aucun discours, puisque je ne sais pas ce qui vous intéresse et ce qui ne vous intéresse pas. En plus je ne sais pas si vous avez lu mes livres et si en général vous lisez. Car vous êtes à l'école Alexandre Dumas, que ceux qui ont lu Les Trois Mous-

quetaires lèvent la main. Est-ce que c'est plus ou moins que la moitié?... On va faire comme ça : vous me posez des questions sur ce que vous intéresse. Si j'ai des questions, je les poserai aussi. Alors, on y va.

Dans votre formation qu'est-ce qui vous a le plus influencé pour la carrière d'écrivain ?

B. A. : Je pense que c'est mon travail précédent. Pendant 20 ans j'ai fait des traductions de la littérature russe, japonaise et anglaise. Pendant 15 ans j'ai été éditeur dans un journal. C'est en général un mauvais travail, car quand tu lis un texte d'un auteur tu t'énermes (ça on pourrait le changer, ça c'est trop) Pourquoi pas essayer soi-même ...

Quel est l'auteur des romans qui vous le plus inspiré ?

B. A. : Par exemple Alexandre Dumas, j'ai toujours aimé ses livres, aussi Stevenson et la littérature française : Stendhal, Mérimée, Maupassant. Dans la littérature anglaise il y a deux types : Arthur Conan Doyle et Agatha Christie. Chez Agatha Christie c'est presque impossible de savoir qui est le criminel, mais dès qu'on connaît le coupable, on ne va pas relire le livre. Chez Conan Doyle c'est différent : on peut le relire car l'atmosphère du récit est plus importante que le criminel. Et aussi il y a plus de films faits d'après ses livres.

Qu'est-ce qui vous influence dans votre travail ?



LES ÉLÈVES AU CDI AVEC BORIS AKOUNINE

PHOTO : MARINA PANKRATOVA

B. A. : Ce que m'influence c'est la littérature russe ; il y a aussi deux parties : celle de Tolstoï et de Dostoïevski. J'appartiens à celle de Tolstoï ; La littérature japonaise m'a appris à faire attention aux détails, de même elle m'a appris à faire la différence entre le minimalisme et de maximalisme ; Le reste, c'est à l'auteur de l'inventer, c'est un moyen de faire de la lecture un processus plus intéressant.

Quel est pour vous le meilleur endroit pour travailler ?

B. A. : Pour travailler j'ai besoin de m'isoler. J'aime Moscou, mais ici il se passe plein de choses : amis, événements, manifestations culturelles. Il y a des périodes où j'ai besoin de rester seul dans un lieu tranquille éloigné de la Russie. J'ai cherché ce lieu pendant plusieurs années. L'Italie du Nord, c'est trop beau : tu es assis, tu regardes par la fenêtre un lac ou des montagnes et tu n'as pas du tout envie de travailler, parce que tu comprends que tu ne pourras jamais créer quelque chose d'aussi beau. En Angleterre je travaille bien, mais ce n'est pas une place pour se reposer. J'ai trouvé le meilleur endroit en France. : J'ai un sentiment intérieur qui me laisse comprendre où je peux bien travailler. Ce lieu se trouve à Saint-Malo : là-bas le climat est le même qu'en Angleterre : je travaille très bien quand il pleut.

Que pensez-vous des adaptations de vos livres ?

B. A. : Le mieux c'est d'adapter au cinéma les œuvres des écrivains qui sont déjà morts, pour qu'ils ne se vexent pas. Les réalisateurs des films ne vont jamais faire aussi bien que l'auteur le désire ; car c'est l'œuvre artistique d'une autre personne. Le problème général c'est le conflit de l'auteur et du réalisateur de film, par exemple : j'ai écrit un scénario pour un film télévisé composé de 4 épisodes. Quand tout a été filmé, la chaîne de télévision a décidé de montrer ce film au cinéma et il a été réduit au quart. En conclusion, la logique du récit s'est perdue. C'est le même

JE N'AI PAS DE DEVISE.
LA VIE CHANGE ET
TOI TU CHANGES.
PAR CONTRE IL FAUT
AVOIR DES PRINCIPES
ET LE PLUS TÔT EST
LE MIEUX.

problème pour l'autre film. Si vous regardez la variante télévisée, vous verrez que le résultat est beaucoup mieux qu'au cinéma.

Comment s'est passé le travail avec la production ?

B. A. : J'ai un contrat très mauvais que j'ai signé. Quand je l'ai montré la première fois au metteur en scène, il a refusé, j'ai fait pareil quatre fois. Le scénario est écrit pour moi, le réalisateur est choisi par moi, les personnages principaux sont choisis par moi, je définis le rôle de l'argent : c'est ça mon contrat. Finalement, c'est le metteur en scène qui a tout réglé. Cela se passe toujours comme cela, car je n'ai pas de temps pour cela et je ne peux pas influencer le travail artistique des autres personnes, alors je ne fais plus de films.

Il y aura-t-il un film Azazel ?

B. A. : Oui, mais je ne peux pas dire comment il est.

Quel est selon vous le personnage idéal ?

B. A. : Le personnage principal est une personne idéale qui se trouve dans un univers harmonieux, où ce qui se passe autour de lui est parfait.

Comment écrivez-vous ?

B. A. : Cela varie au cours du temps. J'écris vite le début, mais après je ralentis. Il y a quelques années je réussissais à écrire un

roman en un mois et demi, et en plus j'allais au travail durant ce temps là. Maintenant je ne travaille plus, mais je passe plus de temps sur la recherche des mots pour mes romans. Je le fais puisque je ne possède pas assez de mots, ils perdent leur fraîcheur. J'ai besoin de plus de temps pour rendre la phrase vivante. Il faut trouver tel ou tel mot pour que le lecteur ne s'ennuie pas.

Que faire pour faire lire ?

B. A. : Si vous n'aimez pas lire au lycée c'est un vrai problème. Il faut trouver un livre que vous désirez lire.

Votre mot préféré ?

B. A. : Mon mot préféré change au cours du temps et suivant mon état d'esprit.

Que lisez-vous en ce moment ?

B. A. : mais ces dernières années je ne lis pas de romans. La lecture des livres des autres auteurs, c'est un problème pour mon travail. Mais je ne lis que des livres documentaires.

Quel livre auriez-vous aimé écrire ?

B. A. : J'aurais aimé écrire le meilleur livre du monde.

Une devise ?

B. A. : Je n'ai pas de devise. La vie change et toi tu changes. Par contre il faut avoir des principes et le plus tôt est le mieux.

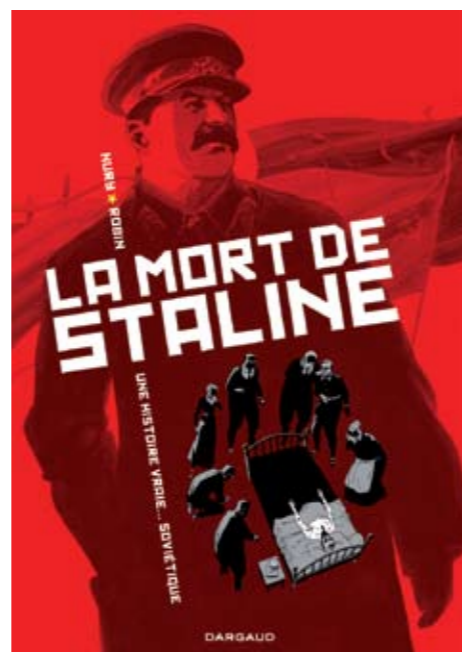
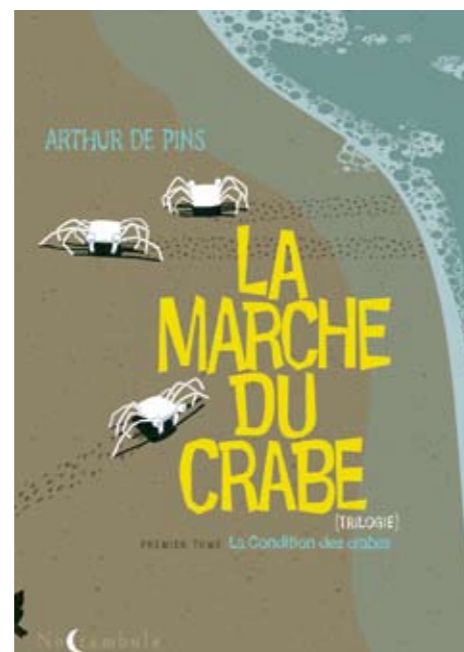
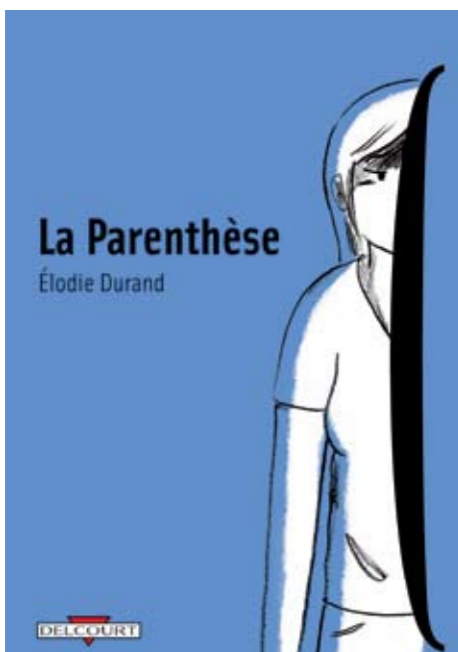
Alors un principe ?

B. A. : Le travail n'a pas de sens s'il ne te donne pas du plaisir.

Quels sont vos projets ?

B. A. : D'autres projets ? Ils concernent tous la littérature car je ne sais rien faire d'autre. J'ai aussi commencé un blog sur internet (<http://borisakounin.livejournal.com>) et je trouve cela très intéressant. ■

☞ L'enquête est disponible en téléchargement sur le site du lycée [lfm.ru](http://www.lfm.ru)
☞ Vous pouvez aussi visionner l'entretien sur http://www.dailymotion.com/video/xl5gjt_visite-de-b-akounine-au-lfm_creation



MAHAULT SPEHAR, 1^{ÈRE} L,
LYCÉE RENÉ GOSCINNY
DE VARSOVIE

Prix du meilleur album francophone du Festival d'Angoulême : le choix polonais

Pour la dixième année consécutive, l'Institut a organisé en février « le Prix du meilleur album francophone du festival d'Angoulême : le choix polonais ». Pour désigner la BD lauréate, il a convié un jury, composé d'élèves de lycées bilingues de toute la Pologne et du lycée français Goscinny de Varsovie. Mahault Spehar, élève en classe de 1^{ère} L avait été choisie pour faire partie du jury : elle raconte cette expérience hors du commun.

Lors d'une réunion d'orientation avec ma professeure principale, j'apprends que tous les ans le lycée participe à l'élection du « prix du meilleur album francophone du Festival d'Angoulême : le choix polonais », créé par l'Institut français de Cracovie depuis maintenant 10 ans. Un élève est désigné par la proviseure Mme Perier pour représenter le lycée à Cracovie, parmi une présélection d'élèves proposée par les professeurs principaux. Je propose ma candidature étant très fortement intéressée par l'art, dans lequel j'aimerais travailler, curieuse de savoir comment s'effectue l'attribution d'un prix, comment se déroule le débat, ainsi que l'envie de rencontrer des personnes aimant les bandes-dessinées et l'art, de connaître leur point de vue, et de voir Cracovie sous

un angle artistique moderne et dynamique. Quelques semaines plus tard, Mme Perier m'offre la possibilité d'y participer, et je reçois les bandes-dessinées sélectionnées juste avant les vacances de Noël, ainsi j'ai le temps de les lire et de développer mes arguments qui animeront le débat pour choisir le meilleur album francophone du Festival d'Angoulême dans la deuxième grande ville de Pologne.

■ Lequel choisir ?

J'ai lu et relu les cinq albums sélectionnés de Angoulême : *Arzak* de Moebius, *La Parenthèse* d'Elodie Durand, *La Marche du crabe* Arthur de Pins, *Gauguin* de Li An et Laurence Croix, et *La Mort de Staline* de Fabien Nury et Thierry Robin. Je les ai notés selon des critères esthétiques,

sur la technique employée, sur l'histoire, l'ambiance et l'originalité, sur la psychologie des personnages et leurs représentations, sur le choix du format de l'album et j'ai attribué aussi quelques points de plus pour les albums que j'ai préférés. J'ai donné des notes tout en sachant que chacun des critères sont liés, c'est-à-dire que si le dessin n'est pas aussi détaillé et réaliste sur un album que sur un autre par exemple, cela peut se justifier par l'ambiance qu'a voulu donner le dessinateur. Le style du coup de crayon fait partie des choix de l'auteur, je pense qu'il ne faut pas le sanctionner même s'il est plus simple d'un album à l'autre.

Mes deux albums préférés, au style très différent, étaient *La Marche du crabe* et *La Parenthèse*. « Les crabes » comme nous

avons fini par nommer le livre, est une histoire très originale, amicale avec beaucoup d'humour. Je ne regarderai plus les petits crabes des plages de la même façon. *La Parenthèse* est un récit beaucoup plus sombre, avec quelques notes d'humour mais très émouvant qui m'a fait verser ma petite larme... Le dessin de *La Parenthèse*, est très simple et fait pourtant beaucoup d'effet. Ensuite, j'ai beaucoup apprécié *Arzak l'arpenteur*, j'ai été très impressionnée par les dessins colorés de ce western galactique au grand format. *Gauguin* retrace la vie du célèbre peintre à Tahiti, je m'attendais (surtout après avoir lu *Arzak*) à voir beaucoup de couleur comme nous pouvons l'admirer sur les œuvres du héros, mais j'ai été un peu déçue, l'histoire ne m'a pas paru attrayante non plus. *La Mort de Staline*, grand album aux traits extrêmement réalistes, est impressionnant de beauté dans les détails ; par contre, j'ai été très dérangée par l'histoire qu'il relate, mal à l'aise de voir ces personnages tellement bien dessinés, tellement vrais, se battre pour le pouvoir d'un homme mourant qu'ils respectaient, ou d'entrer dans leur intimité érotique...

■ En route pour Cracovie

A mon retour de vacances, je reçois le programme du weekend à Cracovie ainsi que les billets de train dans lequel je monte le 12 février 2011 aux alentours de midi. J'arrive à la gare, me dirige vers la grande place Rynek où se trouve l'hôtel 7. Je le trouve avec difficulté car il n'était indiqué que par un petit panneau en hauteur, sous des échafaudages. On me montre ma chambre que je partage avec trois autres filles, membres du jury provenant d'autres lycées francopolonais de Pologne. Sarah est la première que je rencontre et vient de Varsovie aussi, du lycée polonais tout près du mien. Nous avons rendez-vous à l'Institut français de Cracovie en début de soirée, et nous nous y rendons ensemble. Nous rencontrons les 9 autres élèves bilingues et le président du débat, Kuba Oleksak, journaliste et critique de BD polonais. Pendant plus de deux heures, nous débattons alors en polonais malgré le fait que je suis novice dans cette langue... Je comprends les grandes lignes du débat et les autres élèves traduisent l'autre partie des idées émises, j'interviens en français et polonais quand je peux. Des pizzas sont commandées et mangées dans une ambiance de représentation amicale. J'ai appris que les autres membres du jury n'avaient pas été désignés de la même façon que moi. Ils ont soumis leur candidature pour représenter leur lycée à leurs camarades, qui ont voté après avoir lu les BD et avoir fait des débats dans leur classe. Les élèves élus ont rapporté les opinions de leurs camarades qui ont désigné un album comme étant le

DÉSIGNER UN LIVRE COMME ÉTANT LE MEILLEUR PARI LES AUTRES N'EST PAS UNE CHOSE FACILE À FAIRE, SURTOUT QUAND TOUTES CES BD SONT D'UNE GRANDE QUALITÉ.

plus apte à recevoir le prix. Mes camarades n'ont pas vu les albums et la plupart d'entre eux ne savaient même pas que leur lycée participait à ce festival.

■ Le choix du jury

C'est *La Parenthèse* d'Elodie Durand qui est récompensée avec beaucoup d'hésitations entre *La Marche du crabe* et *La Mort de Staline*, très appréciés des quelques garçons du groupe. Nous rédigeons le verdict pour les journalistes du lendemain. Le texte est écrit en polonais, puis traduit en français que je présenterai lors de la conférence de presse : « *Judith ne reconnaît plus ses amis dans la rue, elle a des problèmes de concentration, a du mal à se déplacer et à garder son équilibre. Elle n'arrive plus à se rappeler ce qui se passait il y a quelques minutes. Une des rares choses qu'elle arrive à faire, c'est dessiner. C'est seulement grâce au dessin qu'elle parvient à exprimer ce qu'elle ressent au plus profond d'elle-même. Les médecins ne parviennent pas, pendant longtemps, à trouver l'origine de cet état et à le traiter.* » *La Parenthèse*, d'Elodie Durand, c'est le récit, autobiographique, de cette maladie, appuyé sur un dessin extrêmement suggestif. En lisant cette bande dessinée, on se retrouve dans la situation de l'héroïne, on l'accompagne avec beaucoup d'émotion dans son combat contre la maladie. D'autres récits avaient retenu l'attention des lycéens et recueilli des suffrages des membres du jury. « *La marche du crabe* », Arthur de Pins, a obtenu la seconde place. Il s'agit du récit très amusant de crabes qui essaient de franchir un tournant dans leur existence. C'est l'engagement personnel d'Elodie Durand et l'émotion suscitée par son histoire qui ont abouti à sa victoire sur un récit au ton ironique et à l'humour tout à fait différent. » Nous retournons à l'hôtel, Une petite soirée est organisée.

■ Autour du prix

Le lendemain à midi, nous avons rendez-vous dans un café où des jeunes créateurs de BD polonais vont « s'affronter ». Le public propose un thème à deux dessinateurs, et en temps limité, ils esquissent ce que

leur évoque le sujet sur une grande feuille blanche. Ces affiches orneront le café, et contribueront à la notoriété des talents d'artistes polonais et feront parler du « prix du meilleur album francophone du Festival d'Angoulême : le choix polonais ». Nous mangeons tous ensemble dans un restaurant mexicain en compagnie des organisateurs du festival, de l'Institut français de Cracovie et Kuba Oleksak. Nous avons du temps libre jusqu'à 17 h, et je m'adonne à la photographie dans cette magnifique ville ensoleillée.

A 17 h, dans le même café, je proclame le lauréat du prix 2011 en français, rencontre Guillaume Bianco, auteur de la BD *Billy Brouillard*, lauréat 2010 et réponds aux questions de journalistes français. Nous déambulons dans les grandes salles préparées pour l'occasion, décorées de planches des BD récompensées les années précédentes et dégustons les petits fours du buffet. C'est le premier vernissage auquel je participe et l'ambiance qui y règne me plaît au plus au haut point grâce entre autre à la rencontre de personnes passionnées de dessin. A 19h, débute la projection des deux films d'animation *Persepolis* de Vincent Paronnaud et Marjane Satrapi issu de la bande dessinée du même nom de Marjane Satrapi puis *Les Triplettes de Belleville* de Sylvain Chomet. Ce sont de fabuleux films que j'apprécie toujours autant, malgré le fait que je les ai déjà vus trois fois chacun auparavant. *Persepolis* est « doublé à la polonaise », ce qui m'a un peu frustrée. C'était une très bonne soirée, je me suis lié d'amitié avec Karolina, également membre du jury, qui est polonaise et passionnée du français. Nous rentrons à l'hôtel 7, je prépare ma valise pour pouvoir faire demain matin encore un peu de tourisme et partir tranquillement.

■ Epilogue

J'embarque dans le train de midi en direction de Varsovie. J'aimerais renouveler cette expérience. C'était très enrichissant : j'ai découvert le monde de l'art que je rêvais de connaître de ce point de vue. J'ai affiné ma façon d'expliquer, de préciser mes opinions. J'ai appris à écouter et à prendre en compte les opinions des autres. Désigner un livre comme étant le meilleur parmi les autres n'est pas une chose facile à faire, surtout quand toutes ces BD sont d'une grande qualité. Nous n'étions pas de trop pour faire ce choix, nous avons essayé d'être justes dans nos propos afin de mener à bien le débat et l'élection du meilleur album. *La Parenthèse* d'Elodie Durand reçoit son troisième prix, après le Fauve d'Angoulême (Prix REVELATION) et le Prix BD 2011 des lecteurs de Libération. ■

Chroniques du lycée français de Moscou

Le 25 septembre 1997, lorsque la plaque du nouveau Lycée Français de Moscou est posée, l'image que présentent la rue Milioutinski –*Milioutinski pereoulouk*– et son quartier –*Loubianka*– est dominée, du point de vue géographique mais surtout au niveau de la perception psychologique générale, par le KGB.

DANIELA EUGENIA ROSSO,
ANCIENNE ÉLÈVE DU
LYCÉE ALEXANDRE DUMAS,
ÉTUDIANTE EN ARCHÉOLOGIE

Depuis le centre du quartier de la Loubianka s'étendaient autrefois les tentacules de l'un des plus puissants centres de pouvoir de l'ancienne URSS : celui du KGB. Ces tentacules s'étendaient à l'intérieur même du bâtiment de l'actuel Lycée français de Moscou. Ce quartier, autrefois l'un des plus vivants de Moscou, se trouva comme englouti par le tourbillon de l'histoire. Aujourd'hui, le quartier est bouleversé par les transformations urbaines. C'est dans ce décor que s'est implanté le nouveau Lycée français.

C'est dans ce décor oppressif et bureaucratique que s'implante le nouveau Lycée français, qui, à sa manière, essaye de reprendre les fils perdus du temps, en se rattachant à une histoire antérieure, et en essayant de la faire revivre, sur des bases nouvelles.

■ Un quartier empreint d'Histoire, une rue vivante

Autour des années 1675-1700, Moscou accueille de nombreux étrangers. Un quartier leur est réservé, le Faubourg des Étrangers ou *Nimietski Sloboda*. A la fin du XVIII^{ème} siècle, sous le règne de Catherine la Grande quand, après la Révolution de 1789, de nombreux Français choisissent la Russie pour commencer une nouvelle vie.

Cette communauté française a des caractéristiques bien définies : unité confessionnelle, statut social uniforme, forte concentration dans le quartier de Loubianka et dans le faubourg des étrangers.

Avec l'incendie de Moscou, en 1812, le faubourg des étrangers est complètement détruit. L'église de ce quartier est reconstruite dans la rue Milioutinski n°18 : c'est l'église des saints Pierre et Paul. De nombreux Français habitent ou possèdent des commerces aux alentours de la place Loubianka. La rue Milioutinski se trouve au cœur de ce qu'on appellera *le quartier français*. C'est une rue vivante, avec deux églises, un théâtre, un petit hôtel, des compagnies d'assurances, une usine... où se côtoient artistes et nobles, hommes d'église et marchands, docteurs, chercheurs, chanteurs d'opéra, savants et pâtisseries. Elle a été nommée au début du XX^{ème} siècle en adoptant le nom de M. Milioutine, homme d'affaires, possédant dans la même rue une usine de soierie et une maison.

■ L'âge d'or de la colonie française

Certaines familles influentes de la colonie française, les ecclésiastiques français et le Vice-consul de France, pensent consacrer une nouvelle église. En 1789, les représentants de la colonie française à Moscou

s'adressent au commandant en chef de Moscou, général P.D. Eropkin pour demander la permission de construire une église catholique. L'Église Catholique Romaine de Saint Louis des Français, se trouvant dans la rue Milioutinski, dans une petite maison en bois, est la première église catholique française dans le centre de Moscou, consacrée le 30 mars 1791. En 1812, les paroissiens fondent un asile appelé de Sainte Daria, et en 1829-1835 le bâtiment définitif de l'église est construit, et consacré le 24 novembre 1835.

Désormais les Français ont une église, un asile, un dispensaire... et beaucoup d'enfants. Même si les lois russes ne permettent

LA RUE MILIOUTINSKI SE TROUVE AU CŒUR DE CE QU'ON APPELLERA LE QUARTIER FRANÇAIS. C'EST UNE RUE VIVANTE, AVEC DEUX ÉGLISES, UN THÉÂTRE, UN PETIT HÔTEL, DES COMPAGNIES D'ASSURANCES, UNE USINE...

ARCHIVES DE LA COMMUNAUTÉ DES SCEURS DE SAINT JOSEPH DE CHAMBERY



ÉCOLE PAROIS

ÉCOLE SAINT PHILIPPE DE NÉRI



PROFESSEURS DE L'ÉCOLE SAINTE-CATHERINE

PHOTO : ANNA ANTONOVA ©

LYCÉE ALEXANDRE DUMAS,
AUJOURD'HUI



LE VESTIBULE DU 4E NIVEAU

ANNA ANTONOVA ©



ENTRE DEUX ÉTAGES

ANNA ANTONOVA ©



ACCUEIL À L'ENTRÉE

ANNA ANTONOVA ©

pas d'enseigner toutes les matières en français, le Conseil paroissial prend une grande décision : au numéro 7, près de l'église, on construit l'école Saint Philippe de Néri. Ouverte le 25 août 1874, l'école donne l'instruction aux garçons de 7 à 12 ans, et est fréquentée par quinze élèves. En 1896, on décide d'enseigner le cycle complet d'études, et en 1898, 130 élèves fréquentent l'école. Afin de recruter des professeurs de bon niveau, on demande à l'État français la permission de dispenser du service militaire les professeurs venus de la France, avec un contrat de dix ans. Les professeurs et instituteurs français sont très à la mode dans un pays où la langue française est considérée comme la « langue de la culture ». En Russie, il y avait en effet un désir d'améliorer l'éducation et le niveau scolaire. En 1872, une école paroissiale française, pour jeunes filles, créée avec des donations des paroissiens de Saint Louis des

LES PROFESSEURS ET INSTITUTEURS FRANÇAIS SONT TRÈS À LA MODE DANS UN PAYS OÙ LA LANGUE FRANÇAISE EST CONSIDÉRÉE COMME LA « LANGUE DE LA CULTURE »

Français, trouve refuge, faute de bâtiment, dans un immeuble appartenant à l'église des saints Pierre et Paul. Elle est dirigée par les Sœurs de Saint Joseph de Chambéry. En 1885, après le succès de l'école, elles prennent également en charge l'hospice de Sainte-Daria et fondent une deuxième école, l'école Sainte-Catherine, orientée vers l'éducation catholique des filles de familles riches, dépendante de l'Église de Saint

Louis. La Paroisse met à disposition de la nouvelle école un bâtiment de sa propriété, dans la rue Milioutinski. Le 4 septembre 1889 s'ouvre l'école Sainte-Catherine. Le nombre d'élèves devient important : on décide de construire un nouveau bâtiment, à côté de celui de l'école Saint Philippe, et d'élever de deux étages le bâtiment des garçons. Ce bâtiment, construit selon le projet d'Oscar Didio, formait une unité avec l'autre : le numéro civique est changé au 7A, qui est conservé jusqu'à nos jours. Cependant, les deux écoles sont séparées, comme il est de rigueur à l'époque. En 1899-1900 l'école Sainte-Catherine compte 162 élèves. En plus des classes, des salles d'étude, des dortoirs, du réfectoire, du préau, il y a une salle de physique, de dessin, de musique, une infirmerie, une lingerie, des parloirs, etc. En 1900, le Conseil Syndical de l'Église demande la permission d'enseigner en langue française des matières telles que la

littérature française, l'histoire moderne et la comptabilité. L'école est de tout point de vue soumise aux lois et aux règlements de l'instruction russe. Les directeurs et le personnel enseignant ont une tâche difficile : faire vivre dans cette école la culture et les habitudes françaises. La France décrète que les élèves peuvent passer leurs examens devant une commission spéciale à Moscou, et obtenir un diplôme équivalent au baccalauréat. Notre école est en plein essor. Cependant, l'histoire de ce quartier, de cette rue, de ce bâtiment, prendront toute une autre tournure dans les années suivantes...

■ L'essor du communisme

En août 1914, la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie marque le début d'une période tourmentée. Avec la révolution de 1917, les troubles se rapprochent à la rue Milioutinski : pendant le siège du Central téléphonique, le 28 octobre, les quatre-vingts pensionnaires sont placés dans le sous-sol. Les projectiles s'enfoncent dans la façade, tout le monde est terrorisé. Les internes, dont les familles sont ruinées, partent pour la France. Par conséquent, les sœurs doivent faire face à une difficile situation financière. Elles sont arrêtées, emmenées à la Loubianka, et libérées quelques jours plus tard. Les bolcheviques imposent une école mixte et laïque. Les sœurs accèdent à un échange d'élèves avec l'école Saint Philippe, qui est passée sous le contrôle de sympathisants bolcheviques. Le 4 novembre 1918, suite à une conférence dans le Ministère de l'Instruction Publique, les deux écoles sont divisées en deux degrés : Sainte-Catherine devient une école primaire, et Saint Philippe, une école secondaire. C'en est fini de l'école Saint-Philippe. Par contre, Sainte Catherine continue à être fréquentée par trois cent trente élèves. Les nouveaux décrets défendent tout acte religieux, mais les sœurs gardent une croix sur le mur et célèbrent la messe dans le salon du curé. Un avis du Consulat de France conseille tous les français de quitter

la Russie : les sœurs décident donc de partir, laissant l'école sous la direction de leurs plus chères élèves. Le 7 mars 1919, elles quittent Sainte-Catherine, le cœur plein de tristesse, pour rentrer en France. Plus tard, l'école N°2 Romain Rolland est fondée dans le même bâtiment. Il s'agit d'une école mixte, où l'on enseigne en accord avec les nouveaux décrets qui privilégient l'égalité, la laïcité et l'appartenance à l'État soviétique. Deux écoles masculines y ont été établies après. De nombreux élèves arrivent en 1944, dans des conditions difficiles (peu de livres, entassement dans les classes). Deux ans après, on fonde l'école N°287, à caractère scientifique, accueillant 500 élèves de 7 à 17 ans. C'est une école d'élite où sont acceptés seulement les fils de protégés du régime : militaires, fils de la *Nomenklatura*, scientifiques. Les enseignants sont tous russes. À cette époque, Staline avec les pleins pouvoirs, et la Loubianka étend son manteau obscur sur notre quartier. L'église catholique fait donation de ses possessions à l'État français pour les préserver, mais même ce dernier est dépouillé : l'État soviétique confisque tous les immeubles. L'Ambassade, le Consulat et la vice-consulat sont fermés. A la suite à la fermeture de l'école N° 287, en 1975, les archives ou les bureaux du KGB sont installés dans le bâtiment.

■ Le retour aux origines...

En juin 1992 la municipalité de Moscou a pris officiellement la décision de restituer une partie des biens confisqués après la Révolution de 1917. Cette décision est restée une promesse non avérée jusqu'en 1997, lorsque le président Jacques Chirac, lors d'une visite d'Etat à Moscou, annonce dans une conférence de presse l'installation du Lycée Français de Moscou dans la rue Milioutinski n°7A. Les architectes Hubert et Roy présentent un projet de réhabilitation du bâtiment. La municipalité de Moscou ne laisse pas démolir l'édifice, considérant qu'il appartient au patrimoine historique de la ville de Moscou :

l'extérieur ne sera pas modifié. Pendant le communisme, il n'y a pas eu de travaux majeurs dans le bâtiment. Des traces de l'école paroissiale sont restées : les dortoirs, les carreaux de la cuisine, les sanitaires... Toutefois, le bâtiment n'est pas adapté pour accueillir un lycée moderne. Les architectes décident donc de vider l'intérieur pour commencer *ex novo*. Le résultat est un bâtiment simple, dépouillé, essentiel. Les matériaux utilisés sont : le verre, l'acier, le ciment et la brique, cette dernière étant le matériel d'origine du bâtiment. Le bâtiment est passé de quatre niveaux à sept, et occupe désormais une superficie totale de 6.720 m². Au cours de notre scolarité, nous n'avons jamais pensé que le bâtiment de notre lycée ait pu renfermer tant d'histoires vécues. Ses étapes et tournants principaux coïncident ponctuellement avec ceux de l'histoire politique et sociale du pays. Le fil de l'histoire change de parcours. Il s'interrompt parfois. Il se renoue encore. Un quartier, un bâtiment révèlent toujours une histoire où se mêlent les nécessités et les hasards d'une époque. Quel sera le futur de la rue Milioutinski et de l'école? On ne pourra pas le séparer du devenir d'une ville comme Moscou, sujette à des changements qui, souvent, donnent l'impression de vouloir occulter certains épisodes du passé. Mais ça, c'est une autre histoire...

RUSSIE / РОССИЯ
MOSCOU / МОСКВА
Lycée français Alexandre-Dumas
 Effectifs : 1140 élèves dont 765 français
 Chef d'établissement : Jean Lefebvre
 Adresse : 7A, Milioutinski péréoulok
 Tél : 00 7 495 514 15 46
 Fax : 00 7 495 980 50 99
 Mél : lfm@lfm.ru
 Web : http://www.lfm.ru



ANNONCE DE L'ÉCOLE SAINTE-CATHERINE SAINTE-CATHERINE



7A, RUE MILIOUTINSKI

ARCHIVES DE LA COMMUNAUTÉ DES SŒURS DE SAINT JOSEPH DE CHAMBERY



UNE SALLE DE CLASSE DANS L'ÉCOLE RELIGIEUSE



INAUGURATION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE MOSCOU LE 8 JANVIER 1979, À L'IMMEUBLE DE FRANCE PAR L'AMBASSADEUR DE FRANCE, M. BRUNO DE LEUSSE

PHOTOS © M. T. STRAGGIOTTI

Le lycée français d'Oslo a 50 ans !

AASTA ANDREASSEN,
CHARLOTTE AUBERT,
MIRIAM BILLAUD,
DYVEKE BERGH-POULSSON,
SANDRINE BIRKELAND,
ALEXANDER MARCHAND-
MELSOM, PAUL MONCEYRON,
CLÉMENTINE RUSTEN,
MARIE SIMON

Le 15 décembre 1961, est créée l'École française d'Oslo. Elle compte alors une vingtaine d'élèves. Elle en compte aujourd'hui 620 ! Que de chemin parcouru ! Entre déménagements, changements d'effectifs et d'organisation, mais aussi changement de nom, le lycée est devenu celui que nous connaissons aujourd'hui.

En 1947, après la Seconde Guerre mondiale, à Oslo, des familles françaises souhaitent créer une «petite école». Le nombre d'enfants qui rejoignent l'école à l'époque n'est pas très élevé et ce sont surtout les enfants des personnels d'ambassades. Mais, pour des raisons d'économie, elle fut rapidement supprimée. Cependant, les besoins existaient toujours et grâce, en particulier, à l'impulsion de l'Union des Français à l'Étranger, une école française est ouverte le 15 décembre 1961, sous l'égide de l'Association de l'École Française d'Oslo.

borg veien 16-18. Les classes de 6ème et 5ème sont autonomes mais les classes de 4ème et 3ème restent rattachées au Centre National de Télé-Enseignement (CNTE), c'est-à-dire que les élèves suivent des cours par correspondance. Pour la première fois, il y a un directeur au Lycée français. Auparavant, l'école était dirigée par des « présidents ». En 1982, après plusieurs années de négociations et de recherche, l'ambassade française obtient l'autorisation d'occuper les locaux de Vestheim Skole.

■ L'école change de nom

En Norvège, les écoles, collèges et lycées n'ont pas de nom. Ils sont simplement nommés après le quartier où ils se trouvent. C'est une tradition française de donner le nom d'une personnalité éminente, un chercheur, peintre ou écrivain historique à une école.

En 1992, Joël Chauvin, proviseur du Lycée français d'Oslo suit la tradition française de donner un nom au lycée. Pour

cela, il demande par referendum aux élèves, parents d'élèves, à ses collègues et à tous les autres de donner des propositions de nom pour le Lycée français. L'enjeu n'est pas simple, il faut trouver une personnalité française qui ait un rapport avec la Norvège et la France. Déjà quelques noms circulent dans l'établissement comme Claude Monet peintre impressionniste (1840-1926) qui a séjourné en Norvège et en a fait quelques tableaux ou Bethouart (militaire qui s'est illustré à Narvik en 1940 et qui a remporté la première victoire alliée de la Deuxième Guerre mondiale). Mais il y a aussi d'autres possibilités, comme des marins, explorateurs du pôle nord ou pôle-sud, chercheurs etc,...

Finalement, le 10 novembre 1994, le nom de René Cassin est choisi. René Cassin arrivait en tête et semblait convenir le mieux. Le Lycée Français est donc officiellement inauguré Lycée Français René Cassin.

■ Une école en quête de locaux....

En 1963, l'école demeure dans les locaux de St Sunniva skole et compte une vingtaine d'élèves. Elle atteint une trentaine en 1965, date à laquelle l'école déménage à Møllergata Skole où elle reste pendant 3 ans. En 1966, un jardin d'enfants est ouvert à Katarinahjemmet. Les classes élémentaires sont logées à l'école britannique de Smestad en 1968. En 1969, l'école s'installe à Havfrjordsgata 11 où elle restera pendant 10 ans. Les classes du secondaire sont logées à Huseby Skole puis à Eiksmarka Skole. En 1979, toute l'école, le jardin d'enfants, les classes élémentaires, et les classes secondaires, s'installent sous le même toit, à Bygdøy, Fredriks-

IL Y AVAIT BEAUCOUP DE GENS DANS LA COUR, LES PETITS ET LES GRANDS AVAIENT MIS LEUR BUNAD, LE COSTUME TRADITIONNEL NORVÉGIEN. L'HYMNE NATIONAL NORVÉGIEN ET LA MARSEILLAISE ONT ÉTÉ CHANTÉS



LES DEUX BÂTIMENTS DU LYCÉE EN 2006

Les personnes présentes le jour de la cérémonie étaient Madame le Maire d'Oslo Ann-Marit Sæbønes, son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de France Philippe Guelby et la nièce de René Cassin, Hélène Berthoz. Il y avait beaucoup de gens dans la cour, les petits et les grands avaient mis leur bunad,

le costume traditionnel norvégien. L'hymne national norvégien et la Marseillaise ont été chantés, puis Madame le Maire a dévoilé la nouvelle plaque de marbre vers la petite entrée «Lycée français René Cassin». Les invités ont été reçus dans le gymnase pour écouter les discours du Maire, d'Hélène Berthoz, de l'Ambassadeur de France, de Monsieur Chauvin et de quelques parents.

■ Le fonctionnement de l'école

Un agrément est conclu en mai 2002, afin de faire reconnaître le lycée français René Cassin par le gouvernement norvégien. Durant l'année scolaire 2010-2011, le lycée recense approximativement 620 élèves, de la maternelle à

la terminale. Les classes se répartissent de la façon suivante : 6 classes de maternelle, 11 classes élémentaires (primaire), 8 classes de collège, 3 classes de lycée (avec les séries L, ES, S), soit 28 classes en tout. Tous les cours sont assurés en français exceptés ceux destinés à l'apprentissage du norvégien. Bien que la majorité des écoliers soient franco-norvégiens, nombre d'entre eux ont des origines différentes (asiatiques, africaines, américaines, océaniques et européennes). Cependant, 1/5 des étudiants sont français. En accord avec les programmes du gouvernement, le Lycée René Cassin fait passer aux élèves de dernière année de collège un brevet français et un brevet norvégien (ce dernier étant optionnel), tandis que les terminales doivent passer le baccalauréat en français.

René Cassin

René Samuel Cassin est un français né à Bayonne. Il a suivi des études de droit et d'histoire. Pendant la Première Guerre mondiale, il est soldat et est blessé au combat. Après la guerre, il reprend son travail de juriste et de professeur de droits à l'université. En 1940, il rejoint le général de Gaulle à Londres et participe à la résistance. A la fin de la guerre, il rentre en France et rédige la **Déclaration Universelle des droits de**

l'Homme. C'est pourquoi il est surnommé «L'homme des droits de l'Homme» ou «le Père des droits de l'Homme». En 1968, il reçoit le prix Nobel de la paix à Oslo et devient Juge à la cour Européenne des Droits de l'Homme. René Cassin décède en 1976, il est alors âgé de 89 ans. Ses cendres ont été transférées au Panthéon en 1987, 11 ans après sa mort.



LE BÂTIMENT EN 1893

OSLOBILDER.NO

L'histoire du bâtiment de Skovveien 9 par Paul Monceyron

■ **En 1891**, les cinq fondateurs de Vestheim skole, Fredrik Fredriksen, Nils Grøterud, Wilhelm Myhre, Hans H.K. Hougen et Ole Jacob Skattum, achètent le terrain sur lequel on bâtirait une école qui, trois ans plus tard, verrait sa première rentrée scolaire. Avant d'entreprendre la construction des deux bâtiments, il fallut aplanir à l'explosif 6000m³ de roches, parce que le terrain, à l'origine, ne se prêtait pas vraiment à la construction d'un quelconque bâtiment.

■ Les premières années, l'école se trouve, en fait, à l'extérieur de la ville de Christiania (Oslo), et est entourée de champs. C'est seulement à **la fin des années 1890** que d'autres bâtiments sont construits autour, du fait du développement de la ville.

■ **Pendant la première guerre mondiale**, Vestheim Skole devient une école publique à cause de problèmes financiers rencontrés par les fondateurs.

■ **De 1931 à 1935**, Vestheim skole n'est pas utilisée comme école.

■ **L'année scolaire 1941-42** les allemands réquisitionnent le bâtiment et l'utilisent comme entrepôt d'essence, de munitions, de nourriture et les salles de classe servirent de dortoirs pour les soldats stationnés à Oslo.

■ **Pendant la guerre**, plusieurs élèves de Vestheim skole meurent. Une plaque avec leurs noms leur rend hommage dans le bâtiment du primaire, qui, à l'époque, est le bâtiment principal.

En voici quelques-uns : Knut Ragnar Elison, Carl-Sigurd Elligers, Johan Wilhelm Garben, John Hatland, Einar Leschly Jacobsen, Sverre Seeberg-Johannesen, Jan Segelcke Køren, Reidar Liloe Norum, Sinjo Reidar Ryen, Per Arne Stranger-Thorsen, Trygve Eirik Svindland, Ulf Antone Tanberg, Lars

Fredrik Undal, Sven Olav Vogt, Knut Winthberg...

■ **La nuit du 14 septembre 1944**, les réserves d'essence explosent lors d'une attaque, quelques vitres sont brisées et un soldat allemand meurt sous les balles norvégiennes.

■ **Après la guerre**, Vestheim skole est de nouveau utilisée comme une école (de garçons).

■ **Le 18 octobre 1982**, l'école française et l'école anglaise prennent la succession des locaux de Vestheim Skole et en **1990** l'école française récupère les deux bâtiments lorsque l'école anglaise déménage à Baerum.

■ **Aujourd'hui**, devenu le Lycée Français René Cassin, l'établissement accueille 624 élèves.

Entretien avec Madame Sophie Lefever, enseignante en maternelle, petite section, depuis 1975

Dyveke & Aasta: Depuis quand travaillez-vous au Lycée français d'Oslo?

Sophie Lefever: Je travaille ici depuis 1975. Avant j'ai travaillé en maternelle en Afrique. Parfois, j'ai des élèves qui sont des enfants d'élèves que j'ai eus dans le passé.

Aimez-vous bien travailler ici ?

Oui, sinon je ne serais pas restée ! Oui, j'aime beaucoup travailler avec les petits, mais depuis environ 2 ans je suis fatiguée.

Que faites-vous avec vos élèves pendant les journées ?

Avec mes élèves, je fais de la peinture [on peut voir dans sa salle de classe que les murs sont recouverts de dessins et peintures], de l'écriture, de la lecture, de la danse et des maths.

Dans quels locaux avez-vous commencé à travailler pour l'école française d'Oslo ?

J'ai commencé à Hafstrjords gate 11 [l'école française s'y trouvait de 1969 à 1979]. La petite et la moyenne sections se situaient dans le sous-sol. Les conditions de travail n'étaient pas très bonnes : il n'y avait pas beaucoup de toilettes et pas de salle de repos pour les enseignants. On devait prendre le repas au bout d'un couloir et on était très peu payé. Il n'y avait pas d'assurance. Mais plus tard ont été instaurés des salaires normaux.

Il a fallu attendre 1999 pour que la situation des enseignants recrutés locaux soit officiellement reconnue et 2011 pour qu'une convention collective qui régit les conditions de travail soit enfin acceptée mais nous attendons toujours qu'elle soit signée.

Dans quels autres bâtiments l'école a-t-elle été ?

Le 5 septembre 1979, l'école s'installe à Bygdøy, à Fredriksborgveien 16-18 dans une superbe maison avec un grand jardin où nous pouvions jouer. Elle est maintenant rattachée à l'Ambassade de France. Les conditions étaient bien meilleures. Toutes les classes sont alors réunies dans le même bâtiment : 3 classes de maternelle, 5 classes élémentaires et 4 classes

secondaires. Les classes de 5^{ème} et 6^{ème} sont autonomes mais par contre les classes de 4^{ème} et 3^{ème} restent rattachées au centre national de télé-enseignement (CNTE). Il y avait de très petits effectifs au collège mais grâce à l'ambassadeur qui avait un fils dans ces classes, elles sont passées en enseignement direct même s'il n'y avait que 4 élèves en 6^{ème}.

Il n'y avait pas de laboratoire donc les cours de physique-chimie avaient lieu dans ce qui servait de cuisine et de vestiaire pour ma classe, je me souviens très bien d'un ballon qui a explosé en petits morceaux et qui a projeté des morceaux de verre sur les vêtements des enfants qui heureusement n'étaient pas dans la salle ! Pour la première fois, un directeur en titre, Monsieur Moreau est envoyé par la France. Il est nommé à la tête de l'école.

Quand l'école a-t-elle déménagé dans cet établissement ?

En 1982, nous déménageons à Skovveien 9, mais dans un seul bâtiment, celui où la maternelle et le primaire sont aujourd'hui. C'est un véritable bâtiment scolaire même s'il n'est pas adapté aux classes petites et que nous devons partager la cour avec l'école anglaise qui occupait l'autre bâtiment. Parfois les deux écoles faisaient font des choses ensemble. A cause du manque de place, la maternelle a été est délocalisée pendant 3 ans dans l'école allemande à Sporveigaten. Vers 1990, les Anglais ont déménagé et tous les niveaux ont été regroupés, l'école s'appelle désormais «Lycée Français d'Oslo». En 1994, l'école est baptisée Lycée René Cassin.

Aasta Gran Andreassen & Dyveke Bergh Poulsson



LE BÂTIMENT DU PRIMAIRE

Jean-Marie MOREAU, directeur de l'école en 1979 propos recueillis par Marie Simon

A l'origine, l'Ecole Française d'Oslo a été créée, dans les années 1960, par des parents franco-norvégiens pour accueillir leurs enfants et leur donner une culture française. Il s'agissait d'abord d'un jardin d'enfants puis ils ont grandi et la nécessité de les scolariser est apparue. L'Ecole s'est étoffée, il a fallu trouver des locaux de plus en plus grands. Et puis Monsieur DESSAUX est arrivé et avec ce nouvel Ambassadeur, les choses ont commencé à changer. Au printemps 1979, l'Ambassadeur de France à OSLO a obtenu le premier poste budgétaire du Ministère des Affaires Etrangères pour

l'école française d'Oslo qui était le nom officiel de l'époque.

« J'étais en France ayant repris un poste d'enseignement de mathématiques, en janvier, suite à un retour précipité d'IRAN où nous étions, avec mon épouse institutrice, en poste à SHIRAZ car une révolution islamique oblige quelquefois à des décisions rapides!! J'avais une expérience de la création et de l'encadrement d'Ecoles à l'étranger et l'Ambassadeur, qui avait deux enfants dans l'école, m'a fait venir en mars 1979 pour faire une sorte d'état des lieux. L'Ecole était dirigée par une religieuse très sympa-

thique et efficace aidée d'une secrétaire, Madame Grundt, avec l'aide lointaine des Services Culturels. « Pouvez-vous me faire de ce patronage une école et un collège ? » m'a-t-il demandé. J'ai réuni tout le personnel de recrutés « sur place » comme on dit composé en majorité de françaises épouses de norvégiens mais quelquefois titulaires de l'Education Nationale. Les salaires étaient bas car le Conseil des Parents d'élèves n'était pas riche !! Il a donc été décidé que les classes maternelles et primaires continueraient à fonctionner en enseignement direct et que les classes secondaires qui

suivaient le « CNED » (Enseignement par Correspondance), encadrées de professeurs ou de répétiteurs, passeraient par étape à l'enseignement direct, sixième et cinquième en 1979 et quatrième et troisième en 1980. En plus de la responsabilité de l'Ecole, j'ai accepté d'assurer et d'encadrer l'enseignement des mathématiques et de la technologie. Cela a soulagé le budget de l'Ecole car j'étais rémunéré par la France. Nous sommes arrivés avec mon épouse début août 1979 pour nous mettre au travail et préparer la rentrée de septembre.

Les enfants de toutes les nationalités étaient acceptés en particulier les enfants norvégiens en maternelle car les

places en barnehage (jardin d'enfants en norvégien) à OSLO étaient rares et plus chères que notre école !! Souvent les enfants norvégiens entraient en petite maternelle, apprenaient le français naturellement et après la grande maternelle entraient au CP à 6 ans car l'école norvégienne commençait à 7 ans. Quelquefois ils restaient ensuite dans notre école malgré le problème que posent la différence de culture et l'éloignement de ces enfants de leur milieu naturel. J'ai connu une famille norvégienne qui au moment du choix, après le CP, du passage dans le système norvégien est venu me demander conseil, leur petit garçon était très brillant et il parlait un français parfait

et j'ai souhaité qu'ils le laissent dans notre école. Ils ont accepté et il a donc continué. Bien longtemps après mon départ il a passé un bac scientifique au Lycée Cassin avec une mention Très Bien et après deux ans de « prépa » math SUP math SPE en France, il est entré à Polytechnique.

Mon travail à l'Ecole française d'Oslo était intense, enseignement, gestion ... J'ai de très bons souvenirs de mes collègues qui travaillaient avec beaucoup de sérieux et de conscience, des enfants de toutes les nationalités qui ont progressé et se sont épanouis, de notre déménagement acquis de haute lutte et de l'installation définitive de l'Ecole. ■

SMS, une autre forme de projet éducatif et culturel

JL MONTOIS, DIRECTEUR DU PRIMAIRE AU LYCÉE DE ROME, EN LIEN AVEC LE SERVICE PÉDAGOGIQUE DE L'AEFE, ASSURERA LE PILOTAGE DU PROJET

CRISTINA COMENCINI ABORDANT LE RECIT EN IMAGE EN CLASSE DE CM1



Continuant sa politique de projets innovants, rassemblant les personnalités de la culture et la communauté éducative, le lycée Chateaubriand lance cette année «SMS» en questionnant la mise en relief du texte. Après RESONANCES et METAMORPHOSES qui valorisaient les ressources locales, il offre au travers de «SMS» un outil et un fonctionnement ouvert à tous les établissements du réseau, en lien avec le service pédagogique de l'AEFE.

En trois cents rencontres, étalées sur l'année, des personnalités majeures ou émergentes du monde artistique et de la scène culturelle se sont rendues dans les classes pour présenter leur œuvre, des œuvres du passé et préciser le lien qui les unit. La « nuit des métamorphoses », a ensuite rassemblé plus de 150 artistes dans une grande fête-exposition un soir de mai, sur le site de l'école.

Les rencontres avaient plusieurs objectifs :

- Donner la possibilité de sentir toute la part de la personne dans la démarche de création en cassant l'image sacra-

lisé de l'artiste inaccessible.

- Mettre en évidence les ruptures et les continuités dans la création

- Offrir une pédagogie différente

- Permettre aux élèves, grâce à l'expérience du créateur, d'aiguiser son regard d'amateur éclairé

- Tisser un réseau de contact au service de projets futurs

Umberto ECO, Jannis KOUNELLIS, Katia et Marièle LABEQUE, Christina COMMENCINI et Claudio SANTAMARIA ont, parmi d'autres, participé au projet. Quatre mille personnes sont venues à la nuit des métamorphoses.

De très nombreuses œuvres ont été produites pour l'occasion.

Deux courts métrages de Michele VANUCCI réalisés à l'occasion du projet, seront présentés en compétition en Italie et en France.

En 2011-2012 le Projet SMS prendra la suite de « Résonances et Métamorphoses » en s'appuyant sur le même réseau d'artistes et en l'élargissant. Il offrira en 2011-2012 une action en deux volets.

- La constitution d'une banque de lecture multilingues à voix haute, accessible en ligne à toutes les écoles du réseau et des pays d'accueil. Cette banque a vocation à s'ouvrir à l'apport des autres établissements de l'AEFE

- La mise en ligne d'une exposition virtuelle « des mots et des œuvres » qui présentera des œuvres d'arts mises en liaison avec des textes. Les choix d'œuvres et de textes seront faits par des personnalités du monde des arts et de la culture. Les classes pourront aborder œuvres et textes par un questionnaire sur le lien envisagé par l'artiste.

L'objectif sera d'offrir un outil multilingue à l'ensemble des établissements du réseau qui seront invités à alimenter la banque de lectures des personnalités en y conviant les voix célèbres qui gravitent autour d'eux.

L'exposition virtuelle sera amenée, elle aussi, à s'enrichir des apports des artistes des pays d'accueils des établissements.



UMBERTO ECO ABORDANT LA STRUCTURE DU ROMAN EN CLASSE DE CM2

» www.projetsms.com
» www.ret1.jimdo.com

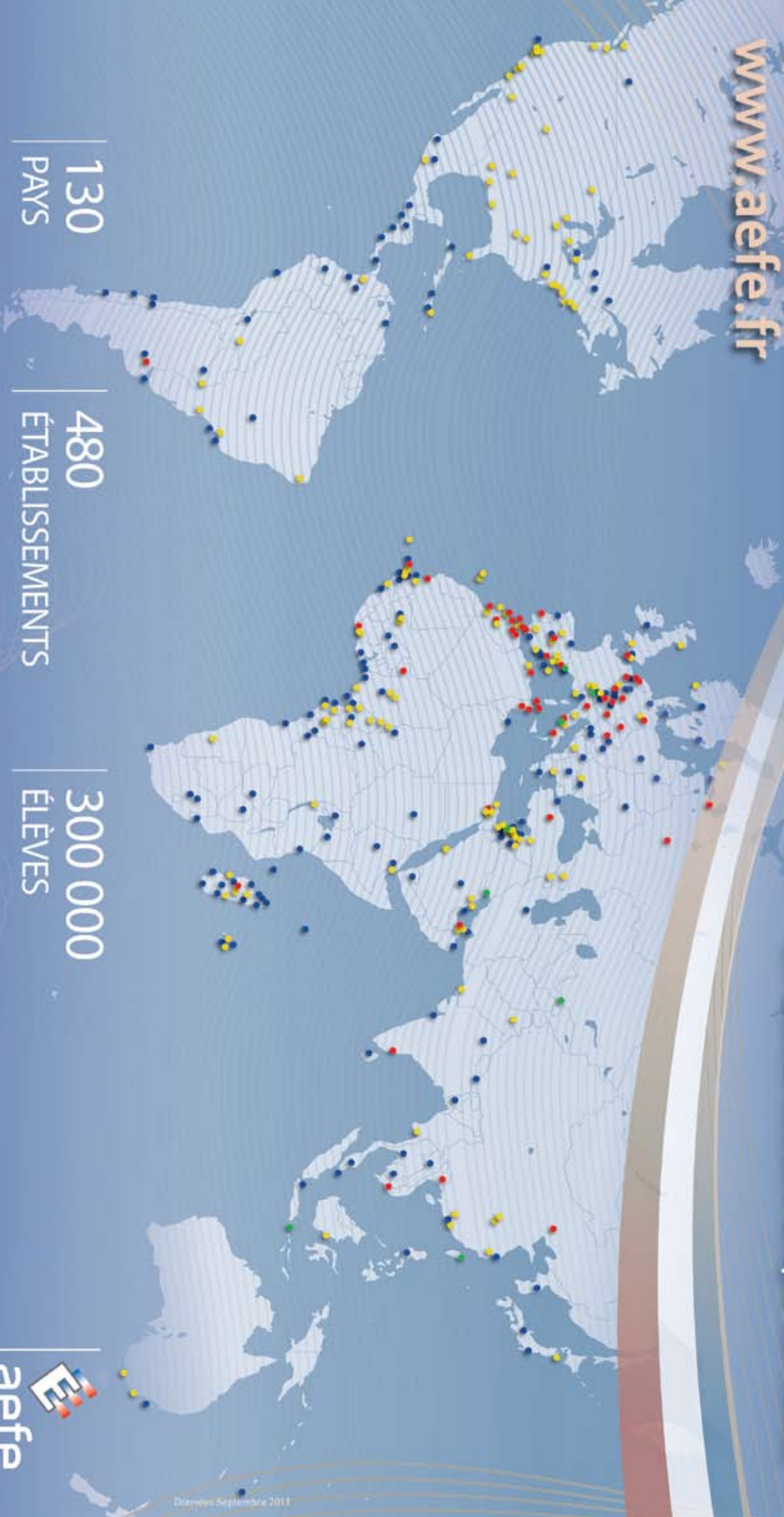
Dans le prochain numéro d'EUROPE

L'Europe des peintres

RÉSEAU DES ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT FRANÇAIS À L'ÉTRANGER*

Un réseau scolaire unique au monde

www.aefe.fr



130
PAYS

480
ÉTABLISSEMENTS

300 000
ÉLÈVES

- Établissements en gestion directe (EGD) AEFÉ
- Établissements conventionnés avec l'AEFE
- Établissements ayant signé un accord de partenariat avec l'AEFE
- Établissements uniquement homologués

*homologués par le ministère français de l'Éducation nationale